LA VIE INTELLECTUELLE

AVRIL

1949

F. VAN DER MEER
La nuit pascale à Hippone au temps d'Augustin
L. ROYNET
A. Camus chez les chrétiens
R. GUERRAND
Le fantastique social au cinéma
J. DUMONTIER
Désinflation ou déflation ?
M. CARROUGES
Le jardinier de Bérénice
LES SIGNES DU TEMPS
BIBLIOGRAPHIE
THÉATRE

LES ÉDITIONS DU CERF . PARIS

SOMMAIRE

Le sel de la terre.. 321

VAN DER MEER : **La nuit pascale à Hippone au temps d'Augustin** 323

L. ROYNET : **A. Camus chez les chrétiens** 336

R. GUERRAND : **Le fantastique social au cinéma** 352

NOTES ET CHRONIQUES

J. DUMONTIER : Désinflation ou déflation ? 364

M. CARROUGES : Le jardinier de Bérénice 374

ÉCHANGEZ VOS FARDEAUX

J. MAYDIEU : Le résultat d'un referendum 381

LES SIGNES DU TEMPS

L'Église et les Chrétiens progressistes, 386. — Procès et aveux continuent, 387. — Lettre, 389. — Construisons la télévision européenne (P. Pichard), 390. — La télévision ultrafax (M. Hallet), 392. — Bal sur le *no-bridge* ? (G. Dessus), 393. — Saint Judas (M. Chastaing), 396. — Le pacte de l'Atlantique (B. Féron), 396. — Le « Requiem allemand » de Brahms (Jacques Longchampt), 400. — Au Vietnam, du nouveau ? (Pierre-Albin Martel), 401. — Le Patriarcat de Moscou et le Mouvement œcuménique (G. Dumont), 403. — Lettres du Proche-Orient, 406. — Faut-il la réincendier ? (H. Muller), 408. — Le mois de mars, 410.

LIVRES..... 412

H. GOUHIER : Théâtre 414

La rédaction de La Vie Intellectuelle *reçoit ses lecteurs et amis tous les jeudis de 17 h. 30 à 20 heures.*

Les prédications de Carême auraient-elles perdu leur signification? Elles sont si peu suivies dans la plupart de nos villes!

Si l'on excepte telle église, la nef est presque vide. Quelques-uns écoutent, d'autres dorment, les plus jeunes, les plus vivants sont absents. Les chrétiens croient-ils donc connaître la Vérité chrétienne? Leur ignorance est grande cependant.

L'annonce de la Mort et de la Résurrection d'un Dieu est nouveauté si déroutante qu'il faut la vie entière pour entrevoir sa signification. A chaque année, il faut prendre une intelligence nouvelle des paroles que nous a dites, criées parfois, ce Dieu en croix.

Le peuple chrétien est curieux de vérité, et de la Vérité de Dieu. Les prédicateurs ne s'en rendent-ils pas compte?

On dirait que les titres des sermons cherchent à attirer par l'évocation de préoccupations profanes. Les sujets annoncés aux portes des églises envisagent le tout de la vie : la Famille, l'Enseignement, l'avenir de la Science, l'Économie, la Politique... Mais cela n'est pas ce que l'on vient demander à un prêtre en la Maison de Dieu.

Les techniques nouvelles, désormais requises pour étudier ces problèmes sont maintenant trop compliquées : six semaines n'y peuvent suffire. L'ignorant ne comprend goutte au langage du prédicateur; tandis que le savant, et plus encore l'homme d'action, juge que la question a été par trop simplifiée, et la réponse encore plus.

Prétendons-nous par là que la prédication n'a pas à s'enquérir des préoccupations de notre temps?

Non pas. La foi nous enseigne que Celui dont le prêtre chaque matin tient en ses mains le Corps, pour le partager en nourriture avec les fidèles, est le Maître de la vie des humbles comme des puissants.

La parole qui l'annonce doit être une parole totalement humaine et totalement divine. Une parole qui, trouvant sa naissance dans le drame commun que chacun mène à sa façon, s'achève dans la lumière du Verbe de Dieu. Il ne faut plus se soucier de déduire d'une foi présupposée connue les conséquences pour notre vie terrestre; c'est cette foi même qu'il faut enseigner, ce que nous croyons le plus connu et qui est le plus ignoré.

On attend la parole de l'Évangile. Témoin ce jeune ouvrier non chrétien qui emmène de force un prêtre dans un café pour lui confier sa stupeur et son ravissement d'avoir entendu, le jour de Noël, alors qu'il était entré par hasard à l'église, la bonne nouvelle annoncée par les anges : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. ». « La Paix, vous entendez, il a dit la Paix », répétait ce garçon. « Avez-vous la foi? » ajoutait-il.

Il y a d'autres paroles de l'Évangile à citer à ces ignorants : elles leur causeraient encore plus de stupeur.

LA NUIT PASCALE A HIPPONE AU TEMPS D'AUGUSTIN

Le Samedi soir, au crépuscule, à l'heure où s'allument les lampes, on estime la Sainte Pâque commencée. Dans les basiliques et les maisons s'éclairent les lampes, d'innombrables lampes : c'est le plus grand lucernaire de toute l'année, subitement la nuit de douleur se transforme dans le jour de la Résurrection.

La nuit pascale commence, la plus joyeuse veillée de la chrétienté; veillée où cette fois assiste non plus une poignée de dévots, mais une église pleine à craquer. Nous pouvons difficilement nous faire une idée de l'agitation festive, de l'allégresse, que dis-je, du ravissement qu'elle suscitait dans les cœurs chrétiens. Elle dégageait une atmosphère autrement prenante que celle de nos messes de minuit à Noël; nos plus grandes fêtes n'atteignent pas à son ambiance spirituelle, moins délicate, moins tendrement humaine, sans doute, mais d'un universalisme mystique et d'une virilité dans la joie que nous ne connaissons plus, et que seule pourrait évoquer la liturgie nocturne de la Pâque russe. Pour nous, dont le culte est imprégné de la sensibilité attendrie du Moyen-Age, les mystères chrétiens sont devenus des thèmes à dévots sentiments. Pour la foule d'autrefois, ils ramenaient chaque fois la célébration d'un magnifique triomphe. Pâques, cette fête de nuit de la lumière, chantait la victoire sur les démons, le péché, la mort.

Tandis que les étoiles brillent au firmament, la grande Église, de tout le fenestrage à claire-voie de sa nef illuminée, rayonne ses feux, car les candélabres

dorés et argentés on été allumés et les lampes à huile répandent leur lumière ocrée. La foule s'y porte en masse; on entre, on sort. Les rideaux des portes, les *vela* (tentures) pendues entre les colonnes sont relevées et nouées à mi-hauteur. De l'intérieur, les reflets se projettent jusque sur les pavés nocturnes, sur les maigres arbustes, sur la cohue qui s'engouffre par les portes ouvertes dans un intense brouhaha, enveloppé cependant d'un étrange silence, car les cloches ne résonnent pas encore dans le soir chrétien. La basilique, on s'en doute, c'est toute la nuit un bourdonnement où se confondent les chuchotements, les poussées, les froissements des pas feutrés de ceux qui entrent et sortent (ce ronron de ruche qui accompagne dans toutes les églises méditerranéennes la solennité des premières vêpres, — pensez à Rome, Jérusalem, à Séville). On passe et repasse sous les tapisseries de laine et de soie que la poussée du flot humain fait claquer constamment; nouées très haut, elles laissent apparaître en leur partie supérieure, damassées, les croix, les paons, les colombes, tandis que la partie inférieure se ramasse en plis tombant de chaque côté. Aux murs de l'abside, par contre, elles pendent immobiles dans toute leur splendeur, derrière des chandeliers de grandeur humaine, qui rappellent les sept candélabres de l'Apocalypse.

Par-dessus le ronronnement des voix et le bruit des pas, les lecteurs déclament successivement les leçons, coupées par la mélopée perçante des psaumes et des cantiques. Le début de la Genèse, le récit, tiré de l'Exode, du passage de la mer Rouge et du premier Agneau pascal, le cantique de la sœur de Moïse, Marie avec son tambourin, l'histoire de Jonas, l'hymne des trois Hébreux dans la fournaise, retentissent à travers la nef comble, à demi attentive. Elles sont si longues, ces leçons de la Bible, dit l'évêque, « qu'il n'y a pas moyen de les commenter, et, quand nous en aurions le moyen, vous perdriez le fil et pareillement le goût d'écouter ».

Et cependant l'évêque, qui sera toute la nuit à la peine, et déjà mort de fatigue, doit parler. Son discours sera bref, mais plein d'enthousiasme et d'entrain. Quelques douzaines de ces sermons nocturnes et matinaux nous sont conservés. Ils ne traitent qu'un seul thème : toute cette lumière dans la nuit.

Des milliers d'yeux brillent; les habits de fête, les parures des femmes, les lustres métalliques qui pendent en forme de couronne, les anneaux des tapisseries, les dorures des traverses, les candélabres sur le sol, les vases d'or sur les crédences, luisent dans la splendeur délicate dont la constellation des lampes illumine la basilique; le marbre de la colonnade s'est nuancé d'un rose mat (ce si joyeux effet d'intimité, que nous autres du Nord ne connaissons pas). Augustin donc prend la parole. Sur le thème : « La lumière chasse les ténèbres », tout ce que contiennent les leçons qu'on vient de chanter et l'ensemble de l'Écriture, il le lie en gerbe dans sa courte allocution pascale. Il rappelle le verset tout à l'heure proclamé de la première page de la Bible : « Et Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut. » Il parle de la séparation de la lumière d'avec les ténèbres; des ténèbres du péché qui nous a tous, depuis le premier père, conduits dans les ténèbres et les ombres de la mort; de la vraie lumière qui soudain brilla dans les ténèbres et que les ténèbres n'accueillirent pas. Il exhorte ses enfants, sur le texte de l'Apôtre : « Vous aussi étiez autrefois ténèbre, vous voici désormais lumière dans le Seigneur[1]. » Et, songeant qu'ils veillent ensemble en ce moment comme au temps des apôtres, et comme eux dans cette attente anxieuse et merveilleuse du Retour, laquelle semble à chaque instant effacer les perspectives du temps, il s'écrie : « Veillez, demeurez vigilants » ; car c'est la vigilance humble et modeste qui tourne en jour notre nuit. « En cette mai-

1. Éph., v, 8.

son de prières, nous avons allumé toutes les lumières : puisse Dieu, dont la parole fit un jour sortir la lumière des ténèbres, faire jaillir la lumière de notre cœur; que notre être le plus intime devienne, lui aussi, lumineux. »

Ainsi parle-t-il à ses ouailles, qu'elles soient des baptisés de longue date, ou celles-là qui attendent anxieusement le baptême. Ces derniers auditeurs ont déjà reçu une instruction dans laquelle l'évêque, suivant strictement Romains, VI, 4, leur a expliqué le sacrement des fonts comme un ensevelissement avec le Christ et une résurrection avec lui à une vie nouvelle. Ils viennent aussi de prendre part à une cérémonie spéciale et pas toujours agréable. Avant le début des lectures scripturaires, ils ont du haut d'une estrade, en présence du peuple et de l'évêque, « rendu » l'un après l'autre le symbole, c'est-à-dire qu'ils l'ont récité par cœur, à haute voix. Les enfants de sept ans et au-dessus qui peuvent déjà mentir et dire la vérité sont dès lors soumis à cette exigence.

Solennelle et irremplaçable profession de foi. Un jour, un docteur, Dioscore, qui s'y était subrepticement soustrait, devint peu après paralysé presque entièrement, et il confessa par écrit avoir été averti en songe qu'il avait mérité ce châtiment par sa coupable omission. Ce même Dioscore avait déjà été frappé de cécité pour avoir retardé son baptême, auquel il s'était engagé par vœu au cas où sa fille guérirait. Nous ne savons pas avec certitude si cette cérémonie se passait en Afrique comme à Rome, mais il est clair que la « reddition » était du goût du public et qu'elle rebutait certains convertis, surtout parmi les plus distingués. Quand le célèbre rhéteur néoplatonicien Marius Victorinus, qui avait longtemps défendu le paganisme d'une voix qui remplissait l'univers, se fit baptiser sur ses vieux jours, on lui proposa, comme on le faisait assez fréquemment aux délicats, de liquider en privé sa « reddition », pour lui épargner ce moment sensationnel et pénible. Mais le

digne homme refusa : « J'ai si longtemps défendu des mensonges en public que je veux, en public, confesser la vérité. »

Vers la fin de la veillée, sans doute au chant du coq, à la pointe du jour, arrive l'heure de la régénération. Une fois encore l'évêque s'adresse aux aspirants au baptême. En quelques paroles il leur explique à nouveau le sens du sacrement qu'ils vont recevoir et qui va décider de leur vie. Il songe aux paroles célèbres qui ont un jour décidé de sa propre vie, là-bas au fond d'un jardin, près de Milan. « La nuit est avancée et le jour approche. Dépouillons donc les œuvres des ténèbres, et revêtons les armes de la lumière. Marchons dans l'honneur, comme en plein jour, laissant les lits et leur débauche, les orgies et l'ivrognerie, les querelles et les jalousies; mais revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ[2]. » Maintenant retentit dans leur cœur le cri de la vieille « passion » de Cécile : « *Eia, milites Christi.* En avant, soldats du Christ. » Maintenant ils choisissent entre la lumière et les ténèbres. Tournés vers l'Occident, quartier de la chute, des ténèbres et des démons, ils abjurent le Malin. Renoncez-vous à Satan ? Et ses anges? Et ses pompes? (Pompe : jadis le mot précis pour désigner les temples, les théâtres et tout l'appareil du paganisme; et aujourd'hui, hélas! affadi jusqu'à n'être plus qu'une vague indication des séductions mondaines.)

Ils répondent : « Je les renonce. » Alors, faisant demi-tour, et ensemble debout face à l'Orient, quartier de la lumière naissante et symbole de Celui « qui monta sur le couchant », ils se consacrent à leur nouveau Seigneur et se tournent pour de bon vers Dieu. On se rend alors en procession aux portes, dans le baptistère, bâti hors de la grande église, mais dans l'enceinte des annexes; en chantant le psaume 41, qu'on chargeait, non sans raison, d'exprimer la hâte des catéchumènes vers la

2. Rom., XIII, 12.

grâce du bain sacré : « Comme le cerf aspire aux sources, ainsi mon âme aspire à vous, ô Dieu! »

Le baptistère aussi resplendit de la lumière des lampes, et l'on a fermé les rideaux entre les colonnes qui portent le ciborium de la sainte piscine. La piscine est une vasque octogonale semblable à celle des riches thermes domestiques. Vers elle convergent trois escaliers ornés en partie de mosaïques. La mosaïque du fond dessine des méandres et de petits poissons stylisés qui, à nouveau, font penser Augustin à ceux qui, par la foi, sont nés de l'eau, « à nous autres, petits poissons, qui, sur le modèle de notre grand Ichthus (poisson), Jésus-Christ, sommes nés dans l'eau ».

La vasque est pleine d'une eau vive, courante, qui bruit et murmure, et fait des vagues, et mousse. Car l'eau tombe en cascade de la gueule béante de lions où l'amène la conduite qui court le long de la corniche de marbre, au-dessus des colonnes. Elle tombe des gargouilles, mettant la vie dans le bassin, et chante en sortant. « Voici que sans nuage tombe sous le toit une pluie paisible et la face sereine du ciel nous verse de l'eau. Des fleuves abondants courent le long des marbres sacrés et voici qu'à nouveau la pierre engendre la rosée... et l'onde sainte coule d'une écluse aérienne... »

Eau vivante! Une eau stagnante, bouillon de corruption, comment pourrait-elle représenter l'incorruptibilité de la nouvelle vie et la vitalité de l'Esprit ? Vers tout ce qu'évoque cet admirable élément se tourne maintenant la pensée de l'évêque : la source de l'eau vivante, les eaux jaillissantes en la vie éternelle, l'eau dont il suffit de boire une fois pour apaiser à jamais la soif; et quels mystérieux rapports de l'eau à l'Esprit et à la vie!

Peut-être aussi songe-t-il au Feu et à l'ardeur de l'Esprit : car l'eau baptismale est chauffée comme dans un « caldarium » ordinaire : la nuit est froide. Il sait que d'autres docteurs pensent au feu de l'Esprit dans lequel le Seigneur a prédit qu'il baptiserait : même un évêque

d'Italie dont l'esprit s'apparentait à celui du cher Ambroise osait dire à ceux qu'il allait baptiser dans « une invitation au baptême » d'une rédaction très soigneusement conforme aux lois de la rhétorique : « Voyez comme l'eau vive, attiédie par l'Esprit et par un doux feu, vous invite de son aimable murmure... Les vêtements déjà retroussés, le Baigneur vous attend et guette le denier frappé à l'effigie trinitaire » (allusion au denier de baptême qu'en certains endroits l'on donnait ou jetait dans la cuve).

Mais, dans la nuit pascale, Augustin ne se sent aucun goût pour ce petit jeu de mots fleuris. Maintenant se fait un silence. Au milieu de la foule compacte, un prêtre (ou lui-même, nous l'ignorons) bénit l'eau vive du signe de croix en priant Dieu et le Christ de daigner purifier de tout mal et sanctifier par la puissance divine cet élément de l'eau. Car cette eau ne reçoit sa force purifiante que de la Passion du Christ, de son sang : aussi a-t-elle été préfigurée par la mer Rouge.

Cette prière de consécration de l'eau, dans laquelle certains voient un pendant de la *prex* solennelle sur les oblats de l'autel au cours de l'Eucharistie, nous savons par un hasard qu'elle n'était pas toujours prononcée sans fautes, ni avec intelligence, même à la ville, par des prêtres peu cultivés, et qu'il s'y mêlait parfois des tournures peu orthodoxes. Mais Augustin est d'avis que leur bonne intention contre-balance efficacement cette déficience, et que leur maladresse ne met pas en danger la validité du baptême, puisque le sacrement n'est consommé que par la formule baptismale au nom des trois personnes divines. « C'est là (seulement) qu'il faut voir la Parole de Foi, qui dans l'Église de Dieu a tant de pouvoir que lorsque celle-ci croit, sacrifie, bénit et baptise, elle peut purifier même le petit enfant dont le cœur est incapable de foi pour obtenir la justice et la bouche incapable de confession pour obtenir le sa-

lut[3]. » Augustin, en tous cas, a dû veiller à ce que ses propres prêtres ne fussent pas des illettrés.

Puis les assistants déposent leurs vêtements, peut-être dans les niches du pourtour de la galerie ou dans les salles adjacentes. Ils dénouent leurs cheveux, défont leurs ceintures. Pas une épingle à cheveu ne demeure sur leur tête, pas une boucle à leurs oreilles, pas un anneau à leurs doigts, pas une amulette à leur cou; ils entrent dans le sein maternel mystique comme ils ont quitté le sein maternel terrestre. A cette nudité ingénue les ont accoutumés depuis l'enfance la fréquentation des thermes et l'habitude de dormir déshabillés sous les couvertures. Les hommes sont d'un côté, les femmes de l'autre, aidées par des diaconesses et des matrones. L'un après l'autre, à travers les rideaux légèrement écartés, ils descendront les marches dans l'eau courante, sous la lumière des lampes, assistés par les sous-diacres et les parrains. D'abord les enfants, puis les hommes, enfin les femmes.

Celui qu'on baptise, dit l'évêque, doit descendre, car la participation à la Passion du Seigneur exige l'humilité. La cuve n'est pas profonde : à un enfant debout sur le pavé à mosaïque de la piscine, l'eau vient à la poitrine; pour un adulte, elle atteint à peine l'ombilic.

Alors retentissent les antiques questions. Croyez-vous au Père? Croyez-vous au Fils? Croyez-vous au Saint-Esprit? Croyez-vous à la sainte Église, à la rémission des péchés, à la résurrection de la chair? Et la réponse fervente : Je crois. Et par trois fois on le baptise, une première fois au nom du Père, puis au nom du Fils, puis au nom du Saint-Esprit. Nous ignorons comment s'effectuait ce triple « baptême, ou immersion, ou plongeon », appelé aussi *tinguere*, c'est-à-dire mouiller : nous ne savons si le baptisé, saisi aux épaules par le diacre de service, était maintenu la tête courbée sous le

3. Cf. Rom., x, 10.

jet puissant de l'eau tombante, ou si, accroupi, on lui plongeait les épaules et la tête dans la piscine pleine jusqu'aux bords; ou enfin s'il était baptisé par une affusion abondante de la tête et de la poitrine, pendant qu'il se tenait jusqu'aux genoux ou jusqu'à l'aine dans l'eau sacrée. Nous savons seulement que le baptême proprement dit se répétait trois fois, une fois à l'invocation de chacun des noms du Père, du Fils et du Saint-Esprit. C'est l'évêque qui semble avoir baptisé en règle générale. Beaucoup admettent que, pour le baptême d'un groupe important, les diacres fonctionnaient également comme ministres ordinaires, ce qui ferait supposer ou bien une très grande piscine, ou bien des marches encombrées de baptêmes simultanés, ou plusieurs bassins, ce dont nous ne trouvons le moindre indice ni dans aucun des baptistères découverts, ni dans aucun texte à notre connaissance. Augustin rappelle parfois à ses enfants que, bien que le ministère matériel lui ait été confié, le Christ lui prête le secours de sa majesté : un homme peut en toute confiance recourir à un serviteur subalterne quand celui-ci sert un maître sublime.

Pour les régénérés, la vie nouvelle a commencé dans le Nom trinitaire, et, par là, l'inhabitation mystérieuse des trois Personnes divines, qui peut durer éternellement, mais qui peut aussi n'être, hélas! que passagère. Aussi les régénérés, à peine remontés des fonts, se rangent-ils devant leur évêque (nous ne savons ni de quelle manière ni à quel endroit, probablement dans la grande salle latérale reconnue çà et là dans une ruine) pour être, dans une cérémonie aussi sacro-sainte que le baptême, confirmés, scellés et fortifiés par le Saint-Esprit. Nés de l'eau et de l'esprit, ils sont encore oints et nourris du même Esprit du Christ, et cela sous un expressif signe sacramentel (et triple, semble-t-il).

C'est tout d'abord une onction sur la tête avec « l'huile de la jubilation et de l'embrasement d'amour »; cette onction extérieure signifie une onction intérieure qu'Au-

gustin compare à l'onction de l'Esprit que reçut le Christ après son baptême au Jourdain et dont parle l'apôtre Pierre dans les Actes. « Le Christ, dit Augustin, nous oint d'huile pour nous faire lutter avec le Diable », et « de même que tous, en vertu du chrême mystique, s'appellent chrétiens, pareillement ils s'appellent prêtres parce que membres d'un même prêtre ». « Prêtres ils sont de Dieu et du Christ et ils régneront mille ans avec lui. » L'huile avait été consacrée chrême par l'évêque. Au sujet de ce signe, il remarque que l'huile surnage toujours comme la charité.

Le deuxième signe est l'imposition des mains sur la tête, accompagnée d'une prière dans laquelle est imploré le don septiforme dont parle Isaïe. Seuls le peuvent recevoir des cœurs convertis et mus par la charité. Seuls le peuvent communiquer ceux qui vivent dans l'unité de l'Esprit, c'est-à-dire à l'intérieur de la « catholica », de sorte qu'il faut renouveler cette imposition sur des schismatiques pénitents.

Le troisième signe est le « marquage », l'empreinte, la *consignatio* qui n'est peut-être qu'un aspect de l'onction. C'est comme la marque sur un mouton des initiales du propriétaire, ou la remise à un soldat de l'insigne de son régiment; c'est comme l'impression du nom et de l'effigie du Christ sur la monnaie de l'âme qui est à jamais frappée à l'image et ressemblance de Dieu, comme il est écrit au psaume : « La lumière de votre visage est gravée sur nous, Seigneur. » Ce caractère, l'insigne du Seigneur, *character dominicus*, met sur l'âme un cachet ineffaçable au moment où l'on met sur le front une marque visible et effaçable. Avec cette « enseigne » (*titulus*) du propriétaire sur la « devanture » de son front, le nouveau confirmé entre dans le monde, marqué comme brebis du Bon Pasteur, distingué par l'insigne de la milice du Christ, car « notre roi, non, notre empereur, c'est le Christ ».

Bien que cette confirmation ne constituât qu'un épi-

sode de l'initiation, bien que ces trois rites fussent probablement à peine distingués, du moins par le commun des fidèles, et d'ordinaire réunis sous le même terme « oindre », Augustin aimait souvent à mettre en valeur, même en dehors des jours de baptême, le don septiforme de l'Esprit, indispensable à la victoire de l'esprit sur la chair. Ce don transforme l'homme charnel en homme spirituel; il transmet l'esprit qui triomphe de la lettre morte. Augustin, lorsqu'il parle de chaque don en particulier, ne met pas l'accent sur la crainte et le conseil, comme Ambroise, mais sur la sagesse, comme Origène et les Grecs. Et il n'oublie pas de joindre les dix commandements, c'est-à-dire la Loi, aux sept dons, c'est-à-dire la grâce, et de célébrer ainsi le nombre 17 comme le chiffre de l'Esprit qui consomme la Loi, et en conséquence comme la clé pour déchiffrer les rapports des deux Testaments.

Désormais, les convertis s'appellent néophytes, c'est-à-dire nouveau nés, ou, brièvement, enfants, enfants nouveau nés de la Mère Église, virginale et féconde à la fois (alliance de mots qu'affectionne Augustin). Chacun reçoit à présent un vêtement blanc, habit de lin, donc tissé d'une matière végétale et fraîche; les pythagoriciens déjà l'opposaient, comme attribut de la pureté cultuelle, à la laine animale. Pour les néophytes aussi, il s'oppose ici aux toisons animales qu'ils avaient, comme *competentes*[1], foulées aux pieds; il apparaît maintenant comme le symbole de leur blancheur intérieure et de la pureté immaculée qu'exigera désormais leur vie nouvelle. Augustin évoque, en outre, la « robe première » que les serviteurs apportèrent au fils prodigue de retour à la maison; ici, le vêtement de grâce de notre premier père Adam, que l'on rend à ses fils. La

1. Dans le langage du temps, ceux des aspirants au baptême qui avaient ensemble suivi le cours des instructions et épreuves du carême.

blancheur de cet habit évoque la pureté et la joie, et de temps immémorial signale les affranchis, les prêtres, et aussi, à ce qu'on pense, les anges lorsqu'ils apparaissent.

Les pieds des néophytes ne devront pas non plus toucher de peau tannée. Ils sont chaussés de sandales, en feutre probablement, et veillent avec un soin extrême, pendant l'octave sainte, à ne pas mettre en contact une seconde la plante de leurs pieds avec le sol. Dans la *Lettre à Janvier*, l'évêque remarque avec ironie que ses gens trouvent plus grave de toucher du pied le sol pendant la semaine baptismale que de s'enivrer aux réjouissances pascales; ce n'est que dans un livre savant qu'il daigne expliquer ce vieil usage par une allusion obscure au texte « les pieds chaussés de la disponibilité à la paix évangélique[5] » (car il a une explication pour tout. « Que le pied, dit-il en cet endroit, ne dissimule pas l'Évangile, ni ne s'appuie sur le sol de ce monde. » De quoi nous pouvons conclure qu'il s'agit d'une sandale légère.

Ainsi donc, sans une fibre animale sur le corps, sans anneau, ni bracelet, ni épingle à cheveux, ni collier, en habits neufs et les cheveux flottants, re-nés, oints, confirmés, marqués par l'Esprit, ceux qui viennent de recevoir la lumière rentrent dans la basilique en fête afin de participer pour la première fois, parmi la communauté, au sacrement des fidèles. Ils ne savent au juste ce en quoi il consiste. C'est la première fois qu'ils restent quand les catéchumènes sont renvoyés et les portes fermées. Ils se tiennent au premier rang, tout près de l'autel. Souvent déjà ils ont saisi au vol des allusions à l'Eucharistie : aussi soupçonnent-ils qu'on est ici au cœur des mystères chrétiens. Mais que sera-ce, si près, sous leurs yeux?

Il semble qu'Augustin fût, à cette heure tardive de la nuit, si exténué de fatigue qu'il laissait le mystère pas-

5. Eph., VI, 15.

ser sans commentaire, et les initiés y participer sans plus. Ainsi le voient-ils s'accomplir inexpliqué. Ils écoutent, ils entendent l'évêque réciter la grande prière, et répéter sur le pain et le vin les paroles du Seigneur, et la communauté des initiés crier : Amen! Pour la première fois ils entendent chanter, près de cette table pleine de pain et de vin, les paroles du psaume : « Goûtez et voyez comme le Seigneur est doux! » Et pour la première fois ils reçoivent cette réalité qu'ils ne peuvent encore recevoir avec intelligence. Ils reçoivent en même temps un breuvage de fête : l'antique nourriture rituelle des nouveau-nés : un peu de lait au miel. Ce breuvage aussi a été posé sur l'autel, pour recevoir une bénédiction spéciale. Une fois ou l'autre l'évêque parle du sens spirituel de ces éléments : tous deux se réfèrent à la vie nouvelle conçue comme une Terre Promise où coulent le lait et le miel, comme un Canaan spirituel. Le lait, le don typiquement gratuit de la mère, figure la grâce que nous suçons aux mamelles de la Mère Église. C'est aussi la nourriture légère que l'Apôtre ordonne de donner à ceux qui ne peuvent encore porter une nourriture plus solide. Le miel est la douceur qu'on perçoit lorsque la sagesse de l'Esprit-Saint fait résoudre les énigmes des sacrements et des paraboles et, en général, de la Parole de Dieu. C'est là, en effet, sucer le miel du rocher, car le rocher c'est le Christ. (I. Cor. x, 4.)

Là se termine l'initiation nocturne. Désormais chacun de ces hommes pourra dire : *Accepi* (*scil. gratiam*). J'ai reçu (à savoir : la grâce), de la manière que nous disons à rebours : J'ai été reçu.

F. Van der Meer (*Nimègue*).

Traduction A. Macheels.

A. Camus chez les chrétiens

Quand A. Camus entre dans la salle déjà comble [1], une bouffée d'air frais le suit. A grandes foulées il se fait un passage jusqu'au centre, entraînant autour de son masque volontaire quelques tourbillons familiers : le vent de l'absurde, le souffle de la révolte, l'appel à la justice. Le voici au milieu des chrétiens de Latour-Maubourg. Il vient leur dire ce que le monde attend d'eux. Il commence :

Je crois bon d'abord de poser deux ou trois principes. Je veux éviter ce pharisaïsme laïque qui considère le christianisme comme facile et exige tout du chrétien. Je ne pars pas du principe que la vérité chrétienne est illusoire. Je n'y suis jamais entré, voilà tout. Je puis même

1. Julien Green a évoqué, dans *La Table Ronde* de février, ce dimanche de la fin d'année 46 où, « au couvent de Latour-Maubourg, pour entendre Camus, il y a beaucoup trop de monde ». La discussion tourna court. Peut-être y eût-il malentendu. C'est du moins ce que tendaient à montrer les réflexions que, peu de jours après, un ami nous avait remises. Aujourd'hui, nous connaissons la réponse d'A. Camus et G. Marcel à propos de l'*État de Siège*, et le nouveau dialogue Camus-Mauriac. Il ne sera pas sans intérêt de retrouver les propos qu'A. Camus avait tenus devant les chrétiens en 46. On verra qu'après plus de deux ans ils n'ont rien perdu de leur acuité.

dire que c'est après une controverse avec l'un des vôtres, F. Mauriac, que j'ai décidé de me taire pour méditer. Et je reconnais aujourd'hui publiquement que F. Mauriac, pour le fond, avait raison contre moi. Dans cette rencontre ne cherchons pas à modifier pour concilier. Le monde a besoin d'un vrai dialogue. Il réclame du chrétien qu'il soit chrétien. Je n'aime pas les chrétiens qui ont honte d'eux.

Tout est aussitôt très simple, au niveau même de l'échange. J'aurais dû m'y attendre. Cette voix ferme et douce, c'est le langage de la droiture, de la sincérité modeste qui me touche comme à l'epaule en ce recoin de fenêtre. Un dialogue secret se noue en moi, qui ne me lâchera plus. Je suis justement l'un de ces chrétiens moyens que cet homme connaît mal parce qu'il les recouvre souvent du voile abstrait des doctrines. Je sais qu'il a dénoncé dans le christianisme une religion fondée sur l'injustice, sur la résignation à l'injustice. Et pourtant je l'approuvais secrètement contre Mauriac dans cette controverse où il défendait les cris des torturés. *F. Mauriac avait raison pour le fond.* Qu'est-ce à dire? Qu'il vaut mieux laisser neuf coupables impunis plutôt que de risquer le châtiment d'un seul innocent? N'entendrons-nous donc plus aujourd'hui un appel à la justice?

Qu'est-ce que le monde attend en effet? Ce monde, qui vit hors de la grâce dans la proportion de 80 %, se trouve devant le problème du mal. Les hommes de ma génération ont vécu dans la révolte. Ils ont douté de toutes les pudeurs. Ils ont découvert dans la morale une monstrueuse hypocrisie. Ils ont vu le meurtre légitimé, la torture acceptée comme une simple servitude. Les étages de l'immeuble de la Gestapo, rue de la Pompe,

retentissaient des cris des suppliciés, mais la brave concierge qui faisait le ménage déclarait : « Je ne m'occupe pas de ce que font mes locataires. » La torture est envisagée avec des sentiments moyens. Et l'on accuse « l'autre ». Hitler par exemple. Mais le venin n'a pas disparu. Une nation est solidaire de ses traîtres comme de ses héros. Nous sommes solidaires de l'hitlérisme et d'autre chose qui commence à se dérouler. Il est temps de briser ces silences complices.

Je me trompais. Dans un monde où tout le monde triche, A. Camus ne triche pas. C'est bien encore un appel contre l'injustice et un refus des compromis que je viens d'entendre. Seulement la démarche s'accentue d'année en année et la volonté d'être lucide plonge jusqu'au cœur des responsabilités. J'ai connu d'abord les protestations solennelles de *Sisyphe* contre son destin absurde. Puis ce furent les mâles colères de la Libération, dont l'éclat fut si bienfaisant. Aujourd'hui, la clairvoyance d'A. Camus l'amène à découvrir qu'on peut être soi-même complice de la terreur, et responsable simplement par son silence. Quel cœur chrétien ne se sentirait ici rejoint ? J'écoute une voix de plus en plus fraternelle.

Nous vivons une crise de l'homme dont les éléments sont faciles à analyser : une montée de la terreur due à une série de jugements de valeur en fonction de la réussite et de l'efficacité; l'impossibilité de la persuasion envers certains hommes par suite de l'absence de valeurs communes; le remplacement du réel par l'idéologie, de l'objet naturel par la formule administrative. On condamne à mort par procuration, l'homme concret est remplacé par l'homme politique, ce qui compte c'est de faire triompher une doctrine.

Je suis sûr que M. Gabriel Marcel qui écoute donne son adhésion sans réserves à ces jugements qui rejoignent ses propres analyses. Je suis sûr moi aussi de me sentir sans patrie dans ce monde de l'efficacité et de l'abstraction. Pourtant le dirai-je ? Sous la ligne limpide de ces formules court une certaine résonance qui me gêne. Ne serait-ce pas l'écho d'un récent article de *Combat*, dont une phrase confusément me revient : « La plupart des hommes, sauf les croyants de toutes espèces, sont privés d'avenir; ils en sont réduits à la vie des chiens devant un mur. » *Sauf les croyants de toutes espèces*. Marxistes et chrétiens sans doute. Eux surtout. Ils ont l'horizon large et la route tracée... Que dis-je ? Par leur obstination aveuglément fidèle à une idéologie, ne sont-ils pas responsables, *les uns comme les autres*, de la tyrannie qui pèse sur l'humanité ? C'est ce que fait entendre assez clairement la suite du même article : « Nous vivons dans la terreur parce que la persuasion n'est plus possible, parce que l'homme a été tout entier livré à l'histoire et qu'il ne peut plus se tourner vers cette part de lui-même, aussi vraie que la part historique, et qu'il retrouve devant la beauté du monde et des visages; parce que nous vivons dans le monde de l'abstraction, celui des bureaux et des machines, des idées absolues et du messianisme sans nuances. Nous étouffons parmi les gens qui croient avoir absolument raison, que ce soit dans leurs machines ou dans leurs idées. » Nul doute que ces phrases n'expriment une révolte angoissée contre les idéologies marxistes et capitalistes, fondées toutes deux sur l'idée de progrès, et qui écrasent les individus pour parvenir à leurs fins. J'entends bien aujourd'hui dans l'auditoire les formules qui désignent

le matérialisme historique. Mais les autres croyants, ceux qui s'évadent de cet univers clos vers l'espoir d'un autre monde « illusoire », ceux qui se risquent trop facilement à l'injustice en faveur d'une justice absolue, ceux qui trahissent les autres hommes en faussant le sens de cette vie, ne sont-ils pas visés eux aussi parmi « ces gens qui croient avoir absolument raison »? Les reproches épars dans l'œuvre de Camus contre la doctrine chrétienne me reviennent à la pensée. Marxistes et chrétiens semblent coupables à ses yeux de la même trahison : au milieu de l'humanité souffrante, ils prennent le parti de l'absolu, fatalité historique ou Dieu suprême. Ils choisissent l'injustice, comme il dit, ils se mettent avec les dieux.

Après tout... Le monde a connu plusieurs fois une terreur catholique s'exerçant au nom de la vérité. Parallèlement avec la condamnation d'un évêque yougoslave, j'entends justement Camus évoquer la tyrannie de Franco. Avec raison. D'où vient donc ma secrète gêne et ma sourde protestation? Suis-je tant engagé dans une idéologie obstinée? N'est-ce pas plutôt le malentendu que je rejette, qui présente encore le christianisme comme une doctrine reniant l'humain, désertant la terre et voilant « la beauté du monde et des visages »? Je voudrais qu'un débat s'instaure ici et qu'on règle une bonne fois ce malentendu. Mais au fond à quoi bon ce débat? Quand les chrétiens auront expliqué que le Christ à leurs yeux est venu révéler au monde la justice et la charité, que leur Dieu est un Dieu de justice et de charité, ils ne réussiront qu'à rendre plus odieux les crimes commis en son nom, et A. Camus ne s'en croira que plus autorisé à demander qu'on revienne à l'homme, à l'homme seul, qu'on s'en tienne à la vérité de l'homme.

Et c'est justement là qu'un dialogue serait le plus fructueux et le plus attachant. J'écoute avidement A. Camus poursuivre la logique de sa révolte :

Il faut régler nos rapports avec cet état de choses. Y entrer sans consolation ni certitude. Mais comment justifier la résistance à la terreur? Si rien n'a de sens, alors tout est permis. On peut soigner les lépreux ou torturer. Celui qui a raison, c'est celui qui réussit. Hitler a failli être considéré comme un grand homme d'État.

Rappels pénibles. A considérer Hitler comme un grand homme d'État à cause de sa réussite, ils furent nombreux, et non des moindres, les chrétiens qui se disaient pourtant convaincus du sens à donner à la vie! En revanche, quel article indigné écrivit Camus, on s'en souvient, après la Libération, contre les retentissantes accusations qui présentaient les philosophies pessimistes comme vouées à servir la tyrannie! Il y indiquait précisément sa démarche constante qu'il retrace aujourd'hui : « Il s'agit de savoir pour nous, disait-il, si l'homme, sans le secours de l'éternel ou de la pensée rationaliste, peut créer à lui seul ses propres valeurs. » Tout est là en effet. Il poursuit :

Nous sommes dans les chaînes de la violence et de la puissance. L'homme est privé des loisirs et du bonheur. Il nous a semblé que nous avions à lutter contre un univers inacceptable au nom de notre révolte. Nous nous sommes dit qu'en refusant cet ordre nous affirmions qu'il y avait quelque chose qui valait mieux. L'essentiel est cette communication des hommes qui ne doivent pas être séparés par l'abstraction et la terreur. Justice, car sans cela silence. Liberté, car sans cela silence. Sincérité, car sans cela silence. Voilà les trois valeurs que je découvre. C'est là, personnellement, que j'en suis.

Paroles capitales, mûries par la méditation et jetées aujourd'hui trop rapidement dans l'auditoire. Il faudrait les entourer d'une zone de recueillement pour en prolonger l'écho dans un cœur chrétien. Je suis étonné du son fraternel qu'elles rendent. Rechercher des raisons permanentes d'agir dans le sentiment de l'immense solidarité des hommes écrasés par un destin accablant, quoi de plus proche de la pitié évangélique? Je suis même tenté de croire qu'A. Camus ne fait que retrouver ici l'inspiration fondamentale du Christ. Pourtant quelle méprise! Je n'ai qu'à relire les deux textes antérieurs du même auteur où cette démarche était ébauchée pour m'assurer que l'ordre humain qu'il nous propose s'est organisé en fait contre le message même du Christ.

1942. Dans le *Mythe,* Camus découvre la solidarité humaine avec une âme gidienne et une joie amère d'iconoclaste : « Oui, l'homme est sa propre fin. Et il est sa seule fin... Comment ne pas comprendre que dans cet univers vulnérable tout ce qui est humain et *qui n'est que cela* (je souligne) prend un sens plus brûlant? Visages tendus, fraternité menacée, amitié si forte et si pudique des hommes entre eux, ce sont les vraies richesses *puisqu'elles sont périssables* (*idem*). »

1944. Camus a choisi d'instinct. Il lui reste à voir si ce choix ne lui découvre pas une valeur fondamentale. De là, dans la troisième *Lettre à un ami allemand,* ce passage révélateur où l'itinéraire minutieusement est décrit : « Nous avons longtemps cru ensemble, confesse-t-il, que ce monde n'avait pas de raison supérieure et que nous étions frustrés... Vous n'avez jamais cru au sens de ce monde et vous en avez tiré l'idée que tout était équivalent et que le bien et le mal se définissaient selon qu'on

le voulait. (Cette idée aussi hante tout le *Mythe de Sisyphe.*) Vous avez supposé qu'en l'absence de toute morale humaine ou divine les seules valeurs étaient celles qui régissaient le monde animal, c'est-à-dire la violence et la ruse. Vous en avez conclu que l'homme n'était rien, et qu'on pouvait tuer son âme; que dans la plus insensée des histoires la tâche d'un individu ne pouvait être que l'aventure de la puissance, et sa morale le réalisme des conquêtes. Et, à la vérité, moi qui croyais penser comme vous, je ne voyais guère d'argument à vous opposer (émouvante sincérité!), sinon un goût violent de la justice qui, pour finir, me paraissait aussi peu raisonné que la plus soudaine des passions. (En effet, si l'on refuse d'y voir un appel de l'Absolu.) Où était la différence? C'est que vous acceptiez légèrement de désespérer et que je n'y ai jamais consenti. (La révolte de Camus est « sans espoir » mais obstinée, elle n'est pas désespérée et aveugle.) C'est que vous admettiez assez l'injustice de notre condition pour vous résoudre à y ajouter, tandis qu'il m'apparaissait au contraire que l'homme devait affirmer la justice *pour lutter contre l'injustice éternelle* (je souligne), créer du bonheur pour protester contre un univers de malheur... Pour tout dire, vous avez choisi l'injustice, vous vous êtes mis avec les dieux. Votre logique n'était qu'apparente. J'ai choisi la justice au contraire pour rester fidèle à la terre. Je continue à croire que ce monde n'a pas de sens supérieur. Mais je sais que quelque chose en lui a du sens, et c'est l'homme parce qu'il est le seul être à exiger d'en avoir... Donc ne pas le mutiler, donner ses chances à la justice *qu'il est le seul à concevoir* (je souligne). »

On voit le progrès accompli depuis le *Mythe*. Du simple sentiment de révolte et de pitié devant l'absurde, on

accède bientôt à la passion de la justice, fierté de l'homme en face du monde. Mais qu'un chrétien a du mal à suivre un pareil texte! Il lui faut constamment renverser ses perspectives familières. Pour A. Camus, une injustice éternelle écrase l'homme, injustice du destin, des dieux, de Dieu. Pour tout homme lucide, ce sont les hommes qui sont injustes. Et le chrétien ajoute que les hommes créent l'injustice autour d'eux parce qu'ils sont infidèles aux desseins de Dieu. Qu'on me cite, parmi les expériences du mal qui ont marqué notre génération, une seule épreuve qui n'ait été voulue, ou au moins causée par la folie, l'aveuglement, l'orgueil des hommes! Chacun de nous est responsable de tous ses actes, voilà ce que Sartre démontre obstinément. Chacun de nous peut être solidaire du mal qui l'entoure, voilà l'amère découverte dont Camus nous entretient précisément aujourd'hui. Peut-on penser que depuis 1944 Camus se soit approché du sentiment si chrétien de culpabilité?

Au fait, on s'expliquerait ainsi les ménagements qu'il garde devant son auditoire, si l'on compare ses paroles avec la *Lettre* de 1944 et si l'on songe que cet homme « ne triche pas ». Je le vois aujourd'hui éviter soigneusement les allusions à l'injustice éternelle et localiser cette fois plus près de nous les responsables de notre misère. Il accuse maintenant « l'abstraction et la terreur », c'est-à-dire, nous le savons, l'emprise des idéologies et les entreprises de domination. Mais ces mots, pour A. Camus, ne découvrent-ils pas encore les dieux? Je le devine aux références à l'actualité qu'il présente rapidement par couples : Franco — l'évêque yougoslave; les Noirs — les déportations. Idéologie catholique, idéologie marxiste, idéologie raciale, voilà ce qui est dé-

noncé. Si bien qu'on retrouve ici le thème bien connu de Malraux : contre les idéologies, recréer l'homme; les doctrines absolues déforment l'homme, aussi bien la chrétienne que la marxiste... Cela vaut la peine d'être examiné, mais la pointe de l'attaque est aujourd'hui émoussée, et dans l'auditoire les âmes chrétiennes se plaisent à garder bonne conscience. Justice, liberté, sincérité, qui menace aujourd'hui ces valeurs après le nazisme, sinon le totalitarisme marxiste?... N'est-ce pas...? Personne ne dit mot.

Et si A. Camus nous demandait de renoncer à notre doctrine?... ou tout au moins à l'idéologie qui l'encombre?... J'attends, pour y voir clair, la dernière partie de la conférence, où les propositions concrètes sont abordées. « Qu'est-ce que les chrétiens peuvent pour nous? » interroge A. Camus. Trois choses en somme.

Tenir un langage clair et ferme, sans compromis ni faux-fuyants. Il faut appeler les choses par leur nom. Nous tuons des milliers d'hommes en formulant certaines pensées. Il faut bannir le réalisme et la résignation. Pas de compromis : l'annexion de Brigue et de Tende sans referendum a été une mauvaise action (voilà pour M. Bidault). Pas de silences diplomatiques. J'avoue avoir attendu vainement de Rome une grande voix pendant l'occupation. On me dit aujourd'hui qu'elle a parlé. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne l'ai pas entendue. Il faut que l'Église prenne fièrement son langage et ne se voile pas derrière l'obscurité des encycliques. L'esprit se perdrait si elle ne poussait pas le cri de la condamnation. Que les chrétiens parlent haut et clair, sans faire élever le doute, aussi bien sur la terreur de Franco que sur la condamnation d'un évêque yougoslave, sur le traitement des Noirs en Amérique comme sur les déportations en Russie. Que les chrétiens participent au ras-

semblement contre le silence et ne nous laissent pas seuls au milieu des bourreaux.

Pour le coup le langage se fait pressant et atteint des attitudes concrètes. C'est là que l'auditoire s'agite le plus. Mais pourquoi rapporter ici les protestations qui s'élèvent puisque précisément elles négligent l'essentiel ?

Le dialogue tourne court parce qu'il n'atteint pas la zone même où Camus nourrit sa révolte : l'emprise des idéologies et des idées absolues sur les hommes. Pourtant voici la proposition fondamentale que tout l'exposé préparait :

Je crois qu'il faut créer les valeurs provisoires et intermédiaires qui permettront de vivre aux hommes de bonne volonté. Aucun homme ne peut donner le mot de la fin. Il faut se fonder sur une doctrine et une morale de la pluralité, et créer un universalisme moyen. Les chrétiens acceptent-ils d'aider les hommes à définir les valeurs provisoires en abandonnant momentanément le recours aux valeurs supérieures ?

Ma réaction immédiate est l'adhésion. Une adhésion chaleureuse même. J'ai toujours souhaité que les chrétiens renoncent à s'isoler dans des ghettos où ils cultivent leurs différences; qu'ils soient présents au milieu des hommes dans toutes les tâches où leurs frères sont engagés. Nous sommes nombreux bien sûr à savoir qu'on peut faire du bon travail ensemble sans avoir la même foi. « Celui qui croyait au ciel — Celui qui n'y croyait pas. » Une adhésion chaleureuse donc. Et je ne suis pas le seul. Le terme de « pluralité » sourit à M. Scherer. Le terme d' « universalisme moyen » touche la bonne corde chez M. Gabriel Marcel. Je puis quelques

instants songer aux derniers articles de *Combat*, si remarquables, où l'auteur envisage un ordre mondial aux dimensions de la tragédie collective et des problèmes économiques; une loi internationale dominant les gouvernements; par-dessus les frontières, un nouveau contrat social qui permettrait de réaliser dignement cette révolution nécessaire que l'opposition des deux blocs transformerait en massacres et en charniers. Cette lecture, je m'en souviens, avait quelques jours nourri mon espoir, paradoxalement.

Mais je m'égarais. Je rêvais sur « valeurs intermédiaires » et j'oubliais le terme « provisoires ». Il faut suivre A. Camus dans sa logique impitoyable. S'il condamne les idéologies, il ne peut que suspecter les valeurs éternelles et les refuser. Non point seulement parce qu'il n'y a pas accès, mais parce qu'il les juge nocives. Rien de commun, par conséquent, avec l'universalisme moyen préconisé par M. G. Marcel dans les pages toniques de *Homo Viator*, où l'auteur, patiemment, demande à ses contemporains, pour résister à la propagande d'auto-destruction et aux forces de décomposition qui les rongent, de refaire le tissu humain en retrouvant « l'antique pacte conclu entre l'homme et la vie, cette *religio* dont les païens eux-mêmes nous ont donné d'admirables témoignages, ce que Ramuz nomme « le sens du Sacré, une certaine attitude de respect devant l'existence ». C'est bien là, si l'on veut, oublier aussi pour un temps les valeurs spécifiquement chrétiennes, mais pour s'appuyer sur les valeurs les plus permanentes qui soient, celles qui donnent un sens à la vie — *Valeurs provisoires*. Comment M. Gabriel Marcel peut-il donner si facilement, comme il le fait aujourd'hui, son accord profond? Je ne suis pas surpris d'entendre A. Camus

répliquer : « C'est trop! » En effet, il aborde le point le plus délicat :

Ce que je demande, c'est que les chrétiens en finissent avec cette querelle sur notre pessimisme. Si l'époque a souffert du nihilisme, ce n'est pas en ignorant le nihilisme que nous obtiendrons la morale dont nous avons besoin. L'optimisme marxiste est bien fragile. D'ailleurs le pessimisme chrétien est bien connu, qui dépeint l'homme comme un abîme de mal. Ne peut-on admettre qu'on soit optimiste sur la valeur de l'homme et pessimiste sur sa destinée?

La formule est adroite, insidieuse même par sa netteté. Mais elle me charge aussitôt de méfiance. Peut-être s'est-elle colorée des réflexions que je formais l'instant d'avant. Je voudrais que ma réaction ne soit pas sentimentale. Reprocher à Camus de s'interdire l'espoir serait simplement ridicule. On peut sans espoir adopter de fières maximes : « Il n'est pas nécessaire de réussir pour entreprendre, etc. » Sans doute. Mais est-ce bien seulement d'espoir qu'il s'agit? Cette volonté de lucidité qu'A. Camus emploie à considérer la vie comme une prison n'aboutit-elle pas à couper l'homme de l'ordre naturel dans lequel baigne son existence? En quoi consiste donc cette joie de vivre que l'auteur de *Noces* chantait si tendrement avec une telle rancune contre les mythes? ce consentement à la terre, cette chaleur devant la beauté du monde? Sans doute un simple frisson, la dernière cigarette du condamné, le verre d'alcool. Camus crie sa passion de vivre, mais chez lui l'homme aspire avidement quelques joies, titube et disparaît d'un monde qui lui était étranger. Un éclat d'étincelle. Aucun lien entre lui et l'Univers, entre son destin et la vie cosmique qui l'environne.

Vraiment les marxistes eux-mêmes ressentent plus sainement les attaches de l'homme et, tout en voulant borner son destin, le baignent dans un monde cohérent qui l'accueille et l'exalte. L'homme de Camus, malgré sa pitié et sa générosité frémissantes, cultive son moi comme une parcelle unique et irremplaçable. L'homme des marxistes est un élément du Tout et il puise sa force dans la pensée que d'autres poursuivront ses efforts. A ce stade déjà, qu'un biologiste comme J. Huxley découvre que la succession grandiose des formes de l'Évolution culmine avec la conscience humaine, dont l'apparition donne peut-être son sens à la poussée des âges; qu'un anthropologue comme le P. Teilhard de Chardin, mettant la pensée humaine à sa vraie place, à la dernière crête de l'Évolution, nous invite à pressentir le mouvement irréversible qui entraîne l'Univers vers plus de conscience en même temps que plus de complexité, alors nous ne pourrons plus admettre que l'homme soit à lui-même « sa propre fin » : à travers son âme responsable, à travers l'humanité rassemblée, n'est-ce pas l'Univers entier qui s'exprime, accède à la liberté et répond à une sorte d'appel de l'Indestructible? Ainsi l'homme a un sens, oui, et supérieur — et c'est le même que le monde.

Mais j'entends bien qu'A. Camus m'arrête. « Idéologies! Science provisoire! Pure illusion. » Ce qui n'est pas le moins curieux, c'est de voir en effet, aujourd'hui, des gens comme Camus, comme Bataille, récuser un ordre rationnel aussi bien que providentiel. « L'incrédulité contemporaine, notait déjà Camus en 1943 à propos de M. Pouget, ne s'appuie plus sur la science comme à la fin du siècle dernier. Elle nie à la fois science et religion. Ce n'est plus le scepticisme de la raison en face du miracle. C'est une incroyance passionnée. » Quel

terme révélateur! Et rassurant. Il illumine en effet le spectacle étonnant du regroupement des esprits que nous présente le monde actuel. Il nous révèle que le refus de considérer les signes d'une destinée spirituelle du monde peut procéder d'un parti pris farouchement maintenu. A. Camus n'ignore pas la vision réconfortante d'un monde cohérent. « Si l'homme reconnaissait, écrivait-il dans le *Mythe,* que l'univers lui aussi peut aimer et souffrir, il serait réconcilié. Si la pensée découvrait, dans les miroirs changeants des phénomènes, des relations éternelles qui les puissent résumer et se résumer elles-mêmes en un principe unique, on pourrait parler d'un bonheur de l'esprit dont le mythe des bienheureux ne serait qu'une ridicule contrefaçon. » Sans doute reste-t-il hanté par les désordres et les violences du mal. Il semble qu'il murmure : « Trop beau pour être vrai. » Il lui paraît que si vraiment la marche de notre terre et la destinée humaine étaient orientées vers un appel de l'Absolu, tout deviendrait trop facile, l'homme ne serait qu'un objet passif à la dérive. Mais c'est méconnaître ainsi la véritable liberté de l'homme; non point celle des disputes d'école et de la propagande politique, mais la liberté qui est possibilité de refus à l'appel et responsabilité devant une mission. Ce qui fait la grandeur de l'homme, c'est d'être placé libre devant un choix.

Et ce choix est obscur et toujours remis en question, car l'appel facilement se perd sous le vacarme des passions, les heurts des intérêts, les protestations de l'orgueil. Au niveau du sol, à l'intérieur des cloisons dressées par l'égoïsme, ce sont ces cris seuls que l'on entend : dans les exploitations des États du Sud, dans les cours espagnoles, dans les montagnes des Balkans. C'est encore au niveau des barrières que se constituent

les deux énormes blocs dont le choc nous écraserait. Mais qu'on prenne de la hauteur jusqu'au point où l'humanité entière est invitée à la même œuvre commune, une œuvre qui soit pressentie comme indestructible parce que, dans un monde convergent, elle tend à rejoindre le foyer rayonnant qui l'anime, à ce point la terreur s'abolit dans la ferveur, les contestations ridicules s'abîment dans la communauté de l'effort. Je pressens votre déception, monsieur Camus, votre haut-le-cœur. Vous m'entendez là remuer les chaînes de l'abstraction et déjà tout l'appareil des administrateurs et de leur police. Mais pour un disciple du Christ ce foyer rayonnant a un nom, cette montée de l'humanité suit la voie tracée par le plus grand des torturés. Je sais, hélas! comment des chrétiens ont pu parfois invoquer le visage de cette victime pour établir une idéologie de bourreaux, dresser un Dieu contre les hommes. Mais je sais aussi dans quelles ténèbres de l'arbitraire travaille l'homme qui n'entend plus l'appel du Dieu personnel et quel regard peut jeter sur son frère dans la basse-fosse celui qui ne trouve plus de sens à la vie.

Laissez-nous, monsieur Camus, prendre dans les hauteurs l'oxygène qui fait le monde vivable. Nous pourrons ainsi mieux vous soutenir dans votre généreuse pitié « pour les enfants et pour les hommes ». Messianisme? Si vous voulez. Mais songez que les meilleurs « témoins du dialogue », comme vous dites, ont eu accès à ces degrés lumineux où l'homme pressent la présence divine et méprise la terreur parce qu'il sait que quelque part se conservera de lui-même la secrète essence; entre autres ce Socrate que vous évoquez pour finir et dont vous connaissez les derniers moments...

10 janvier 1947.

L. Roynet.

Le fantastique social au cinéma

Essai sur l'œuvre de Marcel Carné

Le cinéma est peut-être au XX^e^ siècle l'équivalent de ce que fut l'architecture au Moyen-Age. Un art collectif faisant la suprême place au maître d'œuvre, un art destiné à l'instruction, au divertissement aussi bien qu'à l'édification du plus grand nombre. S'il n'était guère possible au menu peuple du temps de saint Louis de lire des romans, il ne lui restait, pour se « dépayser », qu'à fréquenter les mauvais lieux ou à faire le tour de son église paroissiale. Les vitraux, certaines fresques aussi, sont les premiers films en couleurs de l'humanité, et Méliès, placé au seuil de la civilisation de l'œil, apparaît comme le continuateur des imagiers du XIII^e^ siècle.

Mais n'est-il pas une autre voie que celle de la légende et du fantastique ? diront les raisonneurs. Autant qu'à se perdre, l'homme, dans ses plaisirs, cherche à se retrouver. La caméra est d'abord un œil. Bien placée dans l'axe de la serrure, elle révélera des personnages réels, de tous les jours, vivant leur drame au café du coin ou dans l'intérieur familial. Cette théorie russe appliquée à la lettre n'a rien produit que d'ennuyeux. Elle n'expliquait d'ailleurs pas la fascination exercée par l'écran.

Voici alors Jean Epstein et ses essais bourrés de mé-

taphysique. La caméra n'est qu'une machine, certes, mais une machine intelligente, douée d'un dynamisme propre, transformant ce qui s'offre à ses yeux multiples. Donc l'expression de réalisme photographique n'a pas de sens. Nous sommes ramenés au dépaysement par la voie du subjectivisme, celui de la caméra et celui — conscient ou inconscient — du metteur en scène. Est-ce association d'idées? Subjectivisme fait penser à romantisme et par relation aux *Enfants du Paradis*, ce mélodrame parfait, hommage peut-être aux maîtres du genre et en tout cas sommet d'une œuvre peuplée de misérables, proches cousins des personnages de Hugo. Et pourtant! N'était-ce pas ce Carné lui-même qui, en 1933, précisait en ces termes l'orientation future de son œuvre : « Décrire la vie simple des petites gens, rendre l'atmosphère d'humanité laborieuse qui est la leur, cela ne vaut-il pas mieux que de reconstituer l'ambiance trouble et surchauffée des dancings, de la noblesse irréelle, des boîtes de nuit dont le cinéma jusqu'alors a fait si abondamment son profit? »

Qui l'eût cru? Carné a voulu faire du « bon cinéma » et, pourquoi pas? participer à « la construction socialiste ». Qui sait? S'il n'avait pas rencontré ce libertin de Prévert... « Décrire la vie simple des petites gens. » Voilà que pointait dans cette humble phrase-programme la mystique française du « petit » avec, comme le disait Thibaudet, l'accent religieux que prend ce mot au titre d'un journal ou dans un discours politique. Le populisme allait séduire une nouvelle victime quand les impondérables, grâces en soient rendues aux dieux inconnus du cinéma, exercèrent à temps leur pression habituelle. Or donnons à voir et qu'on en juge.

Les quartiers de Calibran

A qui se proposerait de définir d'un mot le cadre carnéen, celui d'unanimisme pourrait assez bien convenir. Carné est d'abord un homme des villes — le décor d'ensemble de tous ses films est un décor urbain — et le peintre des groupes. Jamais chez lui d'intrigue réduite à la triade classique pour la raison simple que ses héros ignorent la solitude. Toujours ils sont intégrés au sein d'une collectivité, que ce soit le milieu ouvrier de l'*Hôtel du Nord* ou la société courtoise des *Visiteurs du Soir,* et ils doivent compter avec elle. La formule de Sartre : « L'enfer, c'est les autres », est celle qui résume précisément leur condition. On s'explique ainsi l'importance que prennent dans cette œuvre les cafés, les hôtels, les fêtes foraines, lieux d'asile du prolétaire, cet homme campé en marge des « beaux quartiers », cet homme qui n'a pas de chez soi.

Si René Clair, en effet, lorsqu'il utilise le paysage parisien, s'attarde plus volontiers place de la Concorde ou aux abords de la tour Eifel, Carné n'a de prédilection que pour les alentours lépreux des Portes et des gares. Les meilleurs moments de *Jenny* se passent sur les berges du canal de l'Ourcq, derrière la gare de l'Est, et l'hôtel du Nord projette sa façade sans relief sur les eaux paresseuses du canal Saint-Martin. La reconstitution du boulevard du Temple aux environs de 1830, morceau de bravoure des *Enfants du Paradis,* nécessiterait un examen attentif qui risquerait de laisser dans l'ombre une image trop fugitive : débouchant au coin d'un mur, Garance et Baptiste reçoivent en plein visage les lumières de Ménilmontant. Mais la symphonie

faubourienne la plus achevée reste jusqu'à ce jour *Les Portes de la Nuit* qui s'ouvrent et se ferment sur la station de métro Barbès-Rochechouart, symbole de la vie mécanisée du Parisien et instrument du Destin qui croise et décroise à son gré les fils des rencontres. Carné aime les foules et sait tirer d'elles le meilleur parti esthétique ou dramatique. Foule endimanchée du boulevard du Temple, foule du *Jour se lève,* foule des travailleurs dévalant les escaliers de Barbès ou prenant leur repas à l'hôtel du Nord.

Aucun réalisateur n'a su mieux rendre l'impression d'horizon bouché, de huis clos infernal qui se dégage des quartiers suburbains, exprimer l'étrange fascination des rails luisants de pluie tandis que le sifflement d'un train déchire un nuage.

Obsédé par le fantastique social, Carné dédaigne le décor fourni par la nature où d'ailleurs ses héros ne peuvent jamais s'évader. Font cependant exception à cette règle les deux films qui, de prime abord, semblent les plus éloignés de sa manière habituelle, tant par leur couleur historique que par la qualité nouvelle des personnages. Il s'agit des *Visiteurs du Soir* et des *Enfants du Paradis,* dont les images de plein air sont traitées avec une rare perfection esthétique. Une plaine rocailleuse où peinent deux cavaliers, l'ensoleillement d'un bois, cadre de chasse, le champ d'oliviers tapissé de marguerites où se clôt le combat d'âmes, trois séquences de la légende médiévale qui enchanta le public de 1942. Pour un duel, les habitués du Boulevard du Crime consentent à sortir de la ville. C'est dans une forêt à l'aube un étang enveloppé de brume légère. Deux coups de feu et un vol de corneilles envahit l'écran pour disparaître aussitôt.

Ainsi, lorsque Carné ne s'est pas laissé attirer par la nature, son choix de décors a-t-il été le plus banal qui soit. Un choix réaliste, diraient les admirateurs — ou les ennemis — de Zola. Mais celui qui s'attarde à la contemplation du paysage le plus quotidien et en restitue ensuite l'aspect tragique, éveille seul notre intérêt et parfois notre inquiétude. Il est bien loin du réalisme, ce metteur en scène qui recréa en studio la station de métro Barbès pour la plier plus aisément au rôle qu'il exigeait d'elle.

Les damnés de la terre

Le mouvement d'intérêt pour la pègre et plus généralement pour tous les êtres en marge qui s'est dessiné en France surtout après la première guerre mondiale, s'intègre dans un vaste courant européen que la Russie, en particulier, avec Dostoïevski et Gorki, a alimenté à la fois de types de déchus et de tendresse compatissante. Les héros de Carné sont au cinéma des incarnations exemplaires de cette mode sentimentale.

L'amant de Jenny, Lucien, a été « élevé » au pénitencier de Belle-Isle; Pierre[1] tente sans succès de tirer du dessin ses moyens de subsistance; le meurtrier du *Jour se lève* est ouvrier d'usine; Diégo[2] est marin de profession. Les rôles féminins ne sont pas non plus empruntés au répertoire noble : orphelines, Nelly[3], Renée[4], Garance[5] hantèrent tôt le pavé; l'héroïne du *Jour se*

1. *Hôtel du Nord.*
2. *Les Portes de la Nuit.*
3. *Quai des Brumes.*
4. *Hôtel du Nord.*
5. *Les Enfants du Paradis.*

lève vend des fleurs et la dernière née, Malou, fut chanteuse avant de faire un riche mariage. Ainsi ces « aliénés », sans racines ni profession définie, entrent-ils dans la catégorie des « humiliés et offensés ». Jamais seuls, toujours seuls, qui acceptera de faire route avec eux? L'amour carnéen se basera donc sur la pitié et toutes ses personnifications féminines reflèteront plus ou moins Sonia, l'inoubliable compagne de Raskolnikov le maudit. Jean, engagé dans la coloniale, n'a pu se plier à la discipline militaire et il a déserté son régiment. Il échoue au Havre et fait la rencontre de Nelly, jeune orpheline terrorisée par son tuteur. Elle saura le comprendre et pour elle il mourra. C'est Garance, fille de mœurs légères, qui, accusée injustement de vol, sera sauvée par l'intervention de baptiste, le mime perstigieux méprisé par sa famille. Pierre, dessinateur raté, a tout de suite été aimé de Renée, employée dans une boulangerie pour un salaire dérisoire. D'une phrase, il résume la plainte qui monte aux lèvres de ses pareils : « Les autres n'ont pas voulu de nous. » Ce fatalisme, peut-être imputable à l'influence d'un Carco ou d'un Mac Orlan, s'exprime à maintes reprises : « Tout ça c'est combiné, réglé d'avance comme la vie. Quelle saloperie, la vie! » s'écrie Jenny, et Jean, agonisant sur le pavé du Havre : « Ça y est. J'ai gagné. C'était réglé, je pouvais pas m'en tirer. » « Quelle corvée de vivre! et quelle complication! » Tel est le sentiment général des héros de Carné et c'est le cri de Renée quelques instant avant sa tentative de suicide. Tels les larrons des romans picaresques espagnols, une impossibilité quasi métaphysique de s'entendre avec une réalité incompréhensible et inhumaine, est la marque de tous ces pitoyables personnages. Sans aucune prise ni sur les êtres ni sur les cho-

ses, le malheur les trouve chaque fois sans défense et les broie inexplicablement.

Malgré tout, il est faux de proclamer l'œuvre de Carné essentiellement noire, puisque, à diverses reprises, ses héros surmontent par la grâce de l'amour les forces obscures du destin. Si les séductions de la richesse ont jeté Lucien dans les bras d'une femme mûre, un amour véritable l'aidera à se rendre digne de celle dont il veut faire sa femme. Le couple de l'*Hôtel du Nord* a tenté de se suicider, mais l'affection passionnée que Renée porte à Pierre l'arrachera à l'influence de l'énigmatique M. Edmond, et les deux jeunes gens se retrouveront à la fin du film pour se marier. *Les Visiteurs du Soir*, enfin, ont exprimé l'impuissance des maléfices diaboliques devant un amour pur et le triomphe ultime de celui-ci.

Cette réserve faite, il est non moins incontestable qu'un relent de satanisme se dégage de tous les films de Carné et leur donne une saveur de drogue malsaine. La haine y éclate et ses sanglantes manifestations sont le fait de personnages étranges baignant dans une *aura* diabolique. L'antiquaire meurtrier du *Quai des Brumes* se délecte de musique religieuse tandis que le dresseur de chiens du *Jour se lève* prépare les rets où doit tomber la petite marchande de fleurs et que le mystérieux Lacenaire philosophe avec une courtisane sur l'assassinat considéré comme un des beaux-arts. Enfin Satan lui-même prétend mener le jeu dans *Les Visiteurs du Soir*. Mais ce protagoniste indispensable d'une féerie moyenâgeuse ne troubla pas les esprits dans une mesure aussi grande que le chemineau des *Portes de la Nuit*, incarnation moderne du destin. Or voilà, pour une fois, un personnage bénéfique (dans ce film, le possédé est un

jeune milicien). A l'opposé du nain Achille de *L'Éternel Retour*, symbole du *Fatum* dans ce qu'il a d'hostile au bonheur humain, ce chemineau tire les gens par la manche et leur souffle des conseils de prudence. Si on l'avait écouté, tout se serait terminé en conte bleu. Mais l'homme en proie au tragique est sans doute cet « agent aveugle et sourd de mystères funèbres », cette « force qui va » dont parlait Hugo et le destin en personne n'y comprend rien et nous non plus, il faut l'avouer.

Aussi bien, ce ne sont pas les quelques visages d'enfants placés çà et là par Carné dans la plupart de ses films, à l'imitation de son maître Feyder, qui contribueront à éclaircir une atmosphère de cauchemar appesantie à souhait. Un blême cortège de réprouvés de tout acabit envahit l'écran, et leurs cris de désespoir accusent avec complaisance le sort ou l'injustice sociale quand ils n'exhalent pas crûment une angoisse morbide et masochiste.

L'artisan Carné

Le caractère propre de l'œuvre filmée est l'illusion de la réalité.

Or, parmi les metteurs en scène auxquels on a coutume d'accoler l'épithète de réaliste, un Renoir par exemple ou un Feyder, Carné se distingue par une extrême minutie. Il fait faire à sa caméra le tour complet des choses, s'attardant sur les objets les plus dénués de valeur plastique avec une complaisance visible. Ceux-ci jouent leur rôle dans le décor d'ensemble, mais sont également chargés de signification symbolique.

Ainsi le réveil du *Jour se lève*, le poulet de carton manipulé par le comte de Monteray, la boule de verre renfermant un paysage de neige que l'antiquaire Zabel tourne et retourne, tandis qu'il parle à sa filleule.

En outre, Carné a conservé l'habitude du montage alternatif — les personnages sont successivement photographiés pendant qu'ils parlent ou pendant qu'ils écoutent pour des raisons psychologiques — et cette technique qui a pour résultat de fragmenter le dialogue, correspond exactement à sa vision analytique du monde. La séquence de l'échange des regards entre Gilles et Anne dans *Les Visiteurs du Soir*, et la scène correspondante des *Portes* entre Diégo et Malou sont des exemples typiques de ce style lent.

Le souci du détail n'a cependant pas étouffé chez Carné le sens de la mesure, et son style répond, dans ses meilleurs moments, à la définition du classicisme donnée par Gide dans *Incidences* : « Exprimer le plus en disant le moins. » Les redoutables tentations que le sujet des *Visiteurs du Soir* offrait au metteur en scène, Carné a su les éviter de manière habile. Il n'a eu recours au merveilleux que là où il prenait sa pleine signification spirituelle : la suspension magique du bal permet aux envoyés du Diable d'exercer hors du temps leurs charmes maléfiques. La même bande contient un bel exemple d'ellipse : c'est par un récit du Diable que nous avons connaissance de l'arrestation de Gilles au moment où il est surpris dans la chambre d'Anne. Une rapide image le montre alors enchaîné. Ni l'assassinat de l'encaisseur, ni celui du comte de Monteray ne s'expriment sur l'écran dans *Les Enfants du Paradis*. Toute l'horreur de cette dernière scène se reflète dans les yeux d'Avril, complice de Lacenaire. On entend seulement un

gémissement étouffé et le bruit d'un corps tombant dans l'eau.

Il faudrait encore détailler la gamme des éclairages utilisés par les opérateurs de Carné : leur tonalité fixe l'atmosphère de chaque film. Le gris clair de *Drôle de Drame*, le gris sombre de *Quai des Brumes*, la nuit des *Portes* et la luminosité sèche qui baigne le paysage méridional des *Visiteurs du Soir*.

Si l'envoûtement exercé par les images mouvantes dépend d'abord de la qualité de la photographie, il n'en est pas moins fonction, dans la plupart des cas, de la musique d'accompagnement. Marcel Carné a été l'un des rares metteurs en scène à avoir saisi cette vérité première du cinéma, et il a su s'adresser à des compositeurs de talent qui ont écrit pour ses films des partitions originales. Les phrases obsédantes de musique de foire composées par Maurice Jaubert pour la trilogie prolétarienne d'*Hôtel du Nord*, de *Quai des Brumes* et du *Jour se lève*, atteignent à ce caractère de nécessité qui les rend inséparables d'œuvres dont leur caractère sensuel accentue le pouvoir de trouble. Les chansons de Kosma, déjà responsable de la partition de *Jenny*, prennent dans *Les Visiteurs du Soir* valeur d'enchantement magique, tandis qu'elles veulent exprimer, dans *Les Enfants du Paradis*, comme dans *Les Portes de la Nuit*, ce romantisme latent de l'âme populaire que Carné a su si bien exploiter. Précisons. S'il est vrai que toutes les époques révèlent à l'analyse des traits romantiques, chacune les manifeste à sa façon et les cristallise en formules. Le « fantastique social », lancé par Mac Orlan aux environs de 1920, fut l'une d'entre elles. Si elle n'a inspiré en littérature que des œuvres de second rayon, par contre elle me semble parfaitement qualifier les pro-

ductions de Carné-Prévert. Le secret de leur art est bien en effet de nous faire insidieusement basculer dans l'irréel tout en accumulant les détails réalistes. Le Paris de Carné, recréation hallucinante de lieux connus, vaut celui inventé par Marcel Allain pour les exploits de Fantômas. Aussi vrai ou aussi faux. Nous sommes chez les hommes de nulle part malgré la précision de leur état social. Un critique de la *Revue internationale* l'a compris qui refuse aux personnages carnéens la qualité de « prolétaires ». Ces créatures de rêve n'ont pas leur place dans la Cité socialiste et il faut dénoncer leur imposture.

Quoi qu'il en soit, le cinéma occidental n'a pas encore renoncé à ces transmutations et la trilogie Amour, Mort, Fatalité dirige toujours le spectacle au son d'un orchestre-musette pour la délectation d'un nombreux public. *Dédée d'Anvers* et *L'Impasse des deux Anges,* empruntant personnages et situations à Carné, viennent de renouer la tradition. On se réjouit de trouver en Simone Signoret la remplaçante d'Arletty, tout en déplorant que Jean Gabin n'ait pas encore de successeur. Et de déplorer qu'un univers aussi cohérent dans son invraisemblance se soit révélé soudain rongé par l'esthétisme. L'alchimiste, un beau jour, ne sait plus doser ses éléments, et c'est la raison de l'échec des *Portes de la Nuit*. Personne n'a voulu se laisser prendre aux sortilèges de l'Ile de Pâques et la valse au milieu des statues a été accueillie par des rires. Il manquait le « je ne sais quoi » qui nous faisait naguère sauter si légèrement dans le fantastique et la lenteur du rythme lassait après tant de vivacité américaine. Les bons juges parlèrent et les films de Carné ont rejoint des classiques de l'écran sur les rayons des cinémathèques. Il

leur arrive d'en sortir pour la grande joie des fervents des ciné-clubs. Le bataillonnaire qui n'a pas de chance émerge de la brume, bientôt suivi de l'orpheline aux yeux d'émeraude. « Vous plaît-il, seigneurs, de voir un beau conte d'amour et de mort ?... »

ROGER GUERRAND.

Désinflation ou déflation ?

Huit ans de climat inflationniste, ou, pour utiliser le jargon des économistes, de marché de vendeurs (*sellers' market*), ont grandement influencé la pensée des Français. L'abus des lieux communs n'y a pas été étranger : à force de proclamer que l'inflation nuisait à tout le monde, ceux qui en étaient les bénéficiaires ont fini par le croire eux-mêmes. Cependant chacun des renversements de tendance qui se sont esquissés depuis deux ans n'avaient pas été pris très au sérieux : les victimes de l'inflation avaient eu une lueur d'espoir, mais les bénéficiaires étaient restés sur leur position. En février 1949, l'alerte a été plus chaude : tant en France qu'à l'étranger, certains marchés sont devenus marchés d'acheteurs (*buyers' market*). Certains vendeurs se sont affolés et les indices ont oscillé en des mouvements divers. Les milieux politiques se sont aussitôt inquiétés; non par souci d'agir, mais la proximité des élections cantonales les forçaient à prendre position. Les économistes se sont demandé s'il s'agissait d'une désinflation ou d'une déflation; un tel pronostic réclame au préalable une analyse complète de la situation économique.

I. — La production

La main-d'œuvre disponible en France n'a cessé de décroître pendant l'année 1948. Non seulement les der-

niers prisonniers allemands ont été libérés, mais le nombre des « transformés », arrivés à la fin de leur contrat et retournés en Allemagne, a été d'environ 60.000; ce dernier chiffre est légèrement supérieur au gain procuré par l'immigration. La génération arrivant à l'âge adulte n'étant pas particulièrement nombreuse, c'est finalement avec 200.000 travailleurs de moins que l'année dernière que l'économie française a abordé la prétendue « crise ».

Hâtivement interprétés, les chiffres de l'emploi indiqueraient une utilisation moins complète de cet effectif. Le nombre de chômeurs aptes au travail est passé en effet de 7.000 à 21.000 de janvier 1948 à janvier 1949 et atteignait 24.000 le 15 février; mais il s'agit presque uniquement de manœuvres ou d'employés de bureau. Tout semble indiquer que les entreprises (et l'État) se sont débarrassés d'éléments inutiles que la facilité monétaire leur permettait de garder sans danger. De même les demandes d'emploi non satisfaites sont passées d'un hiver à l'autre de 60.000 à 100.000 : là encore, les manœuvres et les employés de commerce prédominent. Jusqu'ici, l'augmentation légère des effectifs de chômeurs est en réalité un signe de santé pour l'économie française qui retrouve la notion de prix de revient.

L'énergie a encore limité la production cet hiver, mais différemment que l'on avait prévu : les 5 millions de tonnes de charbon qui n'ont pas été extraites pendant les grèves n'ont pas été compensées par un surcroît d'importation équivalent : les stocks ont été, et sont encore, à un niveau très bas, qui laisse l'économie sensible à de nouvelles grèves. Mais les progrès signalés au commencement de l'année se maintiennent : le rendement par poste de fond est toujours d'environ 1.070 kilogs, la production mensuelle à 4,5 millions de tonnes et les importations à 1,5 millions. Il suffira donc de quelques mois de travail pour permettre la reconstitution des stocks de charbon. Par ailleurs, les stocks de car-

burants se sont reconstitués : l'importation de pétrole (quasi uniquement de brut) a continué à croître jusqu'à la fin de l'année où elle atteignait 900.000 tonnes (contre 600.000 en 1938).

Victime à la fois des délestages consécutifs aux grèves et de la sécheresse de l'automne, la production d'énergie hydraulique n'a pas dépassé une moyenne hebdomadaire de 140 millions de kilowatt-heures, contre 230 en 1948 et 210 en 1938, malgré de nouveaux délestages des réservoirs dont le coefficient de remplissage n'était plus que de 10 % aux premiers jours de mars; malgré la clémence de l'hiver, un régime de coupures a été établi pendant tout l'hiver. Ce dernier fait rend très difficile l'évaluation de l'activité industrielle.

Celle-ci, en effet, n'a marqué aucun fléchissement. L'indice sans bâtiment est passé de 110 de fin décembre à 116 en janvier (114 avec le bâtiment), et il semble avoir été maintenu en février. Certes, le calcul des indices est trompeur; il est quand même très probable que l'activité de janvier est à un niveau record depuis plus de dix ans. La sidérurgie est, pour une bonne part, dans cette performance, ayant battu ses propres records en janvier avec 734.000 tonnes d'acier.

On peut être troublé par la diminution incontestable du temps de travail accusée depuis trois ou quatre mois : un tel phénomène est difficile à interpréter : l'effet des coupures de courant est certain, mais peut-être plus encore le souci du prix de revient en face d'heures supplémentaires payées trop cher. Produisant plus avec moins de bras dans un temps moins grand, l'industrie française a donc augmenté très sensiblement de productivité, ce qui est le signe d'une bonne remise en ordre.

Avec une telle production, l'effort demandé aux transports n'est pas excessif. Le nombre hebdomadaire de wagons chargés est en janvier et février de 240.000 environ, chiffre de l'année dernière; il est même remonté fin février à 250.000. Si l'on tient compte de l'excellent

état des canaux qui permet d'utiliser les bateaux à plein et de l'existence d'un parc automobile reconstitué, l'activité ne paraît aucunement en baisse. Il n'apparaît pas non plus que ce facteur gêne l'évolution économique dans l'avenir, malgré les lamentations publicitaires de la S.N.C.F., dont le matériel s'est très légèrement accru pendant l'année.

Le nombre des faillites et des liquidations judiciaires s'est élevé au cours de l'hiver, mais reste encore à un niveau non seulement acceptable, mais souhaitable : la moyenne mensuelle en était, dans les deux premiers mois de 1949, à 230 contre 140 et 400 aux mêmes mois de 1948 et de 1938. C'est une cadence à peine suffisante pour une remise en ordre de l'économie.

II. — Agriculture et ravitaillement

La production agricole ne varie pas d'un mois sur l'autre; mais les estimations que l'on en fait se modifient constamment. L'excellente récolte de pommes de terre a seulement été évidente au milieu de l'hiver, ainsi qu'une augmentation de la production de porcs; en outre, la douceur de la température a favorisé les cultures maraîchères, ainsi que l'utilisation des pacages en janvier; les ressources fourragères ont été ainsi épargnées : le cheptel bovin continue à se reconstituer.

Les semailles d'automne ont été du même ordre que l'année dernière et l'hiver doux a permis de les poursuivre. Malgré la sécheresse de janvier, l'aspect des cultures est satisfaisant. Le point le plus inquiétant est le refus des agriculteurs d'acheter des engrais.

III. — Le commerce extérieur

Les problèmes du commerce extérieur apparaissent maintenant dans une lumière nouvelle. Les importations de matières premières et d'équipement deviennent les seules importantes : encore celles de charbon se sont-elles temporairement exagérées à cause des grèves. Au contraire, les produits alimentaires vont commencer à être inscrits sur la liste des produits exportables.

Ces quatre derniers mois, les importations se stabilisaient vers le montant de 70 à 75 millions de francs par mois, mais les exportations croissaient et passaient de 44 millions en octobre et novembre 1948 à 52 et 56 en décembre et janvier, constituant ainsi un déficit presque compatible avec l'aide Marshall. L'effet des baisses de prix sur l'évolution du commerce extérieur sera prédominante dans les prochains mois; il est assez difficile à prévoir.

IV. — Le circuit de l'argent

Depuis deux ans, les premiers mois de l'année sont favorables à ce que l'on appelle une stabilisation : l'inflation marque alors un palier. En 1949, le mouvement a été plus brutal, probablement en raison de la conjugaison de plusieurs causes :

a) Il semble que le bilan financier provisoire dressé il y a trois mois reste valable dans ses grandes lignes; le gouvernement avait à peu près équilibré un budget total (comptes du Trésor compris) aux alentours de deux trillions de francs sur lesquels environ 400 milliards restaient à trouver pour toute l'année. Sur cette somme, la moitié pouvait être compensée par des augmentations de recettes budgétaires assez faciles : l'évaluation primi-

tive des nouveaux impôts était manifestement faible; les Finances ont en outre reculé devant certains dégrèvements un peu hors de saison. Le gouvernement a pensé se procurer le restant par un emprunt qu'il a lancé en janvier.

Pour assurer le succès de cet emprunt, il l'a accouplé avec une « déconversion » des rentes dans un but économique et social : les anciens titres d'État ont été repris pour leur valeur nominale. En deux mois, le Trésor a réévalué des rentes et consolidé des Bons du Trésor pour 170 milliards; il a en outre obtenu pour 110 milliards d'argent frais. L'objectif budgétaire était atteint.

Cette opération a-t-elle eu des conséquences monétaires fort importantes ? La dette officielle de l'État envers la Banque de France n'a pratiquement pas bougé de fin décembre à fin février : 715 milliards environ. Le bénéfice de l'emprunt a donc servi à faire face aux besoins de liquidation de l'exercice 1948, ce qui n'est pas à négliger. Comme par ailleurs une stricte politique du crédit a maintenu constants les escomptes de la banque centrale, la circulation s'est maintenue constante cet hiver, légèrement au-dessous de 1.000 milliards de francs (ce qui représente un indice de 1.100 environ). On ne dira donc jamais assez que c'est une quantité faible par rapport au prix. Mais, en septembre, la circulation était relativement plus basse et cela n'a pas empêché la hausse générale.

Techniquement, l'emprunt a donc pu empêcher une montée des prix : il n'a pas pu provoquer de baisse. Seules les actions boursières présentant un grand degré de substitution avec l'argent qui s'est investi en emprunt ont été sensibles à l'opération. Elles ont, en effet, baissé pendant les deux mois intéressés de l'indice 1.400 à l'indice 1.200, bien qu'elles fussent déjà relativement très basses.

b) Depuis deux ans également, il s'est produit en février aux États-Unis une baisse des prix agricoles

qui a même entraîné une certaine baisse des matières premières, sans que les prix des actions s'en soient trouvés affectés, même cette année. Certains y ont vu l'origine de la baisse française. En réalité, le marché français et le marché américain sont bien cloisonnés. En outre, comment expliquerait-on de cette sorte la réévaluation subite du franc par rapport au dollar ?

c) En réalité, la réaction de février a une cause beaucoup plus simple : c'est la rançon du désordre de l'été dernier. Alors tout était propice à une stabilisation saine. Dans la chronique précédente, nous disions : « Les prix devraient baisser si le marché était concurrentiel ». En fait, les prix n'ont pas baissé et sont restés stables : l'effet psychologique a été celui d'une hausse[1]. »

Il n'y a qu'à voir comment, cet été, la stabilisation a été manquée pour comprendre comment elle a été brutale cet hiver. Le monopole des intermédiaires et de certains paysans n'était possible que parce qu'il était toléré et parce que les consommateurs l'acceptaient. Parmi d'autres, ceux qui ont constitué en automne des stocks de pommes de terre[2] pour l'hiver aux prix offerts à l'époque ont fait alors acte de soumission.

Le maintien des anciens prix eût d'ailleurs procuré des profits considérables, la production étant accrue aux producteurs et aux intermédiaires. L'augmentation des salaires qui s'ensuivit prolongea quelque temps l'euphorie et permit à des prix gonflés artificiellement de se maintenir un peu plus longtemps.

1. Cf. *La Vie Intellectuelle*, novembre 1948 : « Que le gouvernement fasse preuve d'énergie et de justice et, l'on verra se dissiper une brume qui masquait le havre de l'abondance relative. » On s'aperçoit maintenant que tous n'avaient pas envie de rentrer au port.

2. Dès 1947-1948, la production de pommes de terre était suffisante pour empêcher les prix de monter; mais l'affolement des consommateurs annihila l'effet de l'abondance.

Mais ce ne put durer : l'hiver est, en matière de production agricole, comme l'article de la mort pour le pécheur : le moment où l'on ne peut plus tricher dans un sens ou dans l'autre. La réaction fut donc vive, d'autant plus que la température était clémente. La caractéristique la plus nette fut que les intermédiaires, bien organisés, « tinrent le coup »[3]. Aussi l'indice des prix de détail, presque uniquement composé de produits alimentaires, n'a que faiblement baissé et bénéficiait encore en février de la hausse injustement acquise de juin à septembre.

Juin et juillet	1.560
Septembre	1.842
Novembre	1.870
Décembre	1.928
Janvier	1.935
Février	1.857

Mais la chute des prix de gros des produits alimentaires a été plus importante, puisqu'ils sont passés de 1.904 en novembre à 1.637 en février : ils étaient cependant en juillet à 1.652. Pour juger la conséquence sur la trésorerie des cultivateurs, il ne faut pas considérer seulement les prix, mais la recette totale de la campagne; celle-ci ayant été particulièrement abondante, un bénéfice honnête laissait place à une baisse sensible.

Ce ne serait que le rétablissement d'une structure, très pénible pour certains, mais saine dans l'ensemble, si les prix de gros des matières industrielles ne continuaient lentement à progresser : de 2.049 en novem-

3. Bien entendu, une publicité bien organisée met ceci au compte des impôts ou des frais de transport : on peut toujours monter des cas particuliers en épingle. Si le transport de trente kilos de tripes de Brive-la-Gaillarde à Paris coûte plus cher que le prix de ces tripes à Paris, ce n'est pas que le système économique est désaxé, comme l'écrit innocemment le chroniqueur du *Figaro*, c'est au contraire qu'il est redevenu sain et qu'il s'oppose à une opération qui n'aurait jamais dû être rentable.

bre, ils sont à 2.158 en février (ils étaient à 1.743 en juillet). L'écart entre les deux séries est d'autant plus important que l'année de base (1938) était déjà déséquilibrée dans ce sens. Il faudra donc que les prix industriels baissent. On voit tout ce qu'a eu de mauvais la politique syndicale de septembre dernier insistant plus sur la hausse des salaires que la baisse des prix. Les variations de prix des services (logement, transports), sont encore plus en retard puisque l'indice correspondant est légèrement inférieur à 1.000. La remise en ordre de l'économie ne peut se produire sans une diminution des prix industriels et surtout sans une diminution des bénéfices des intermédiaires de l'alimentation : c'est là qu'il faut porter l'effort.

d) Le repère par rapport auquel tout doit s'aligner ce sont les salaires : ce sont eux qui mesurent la valeur de la monnaie. Ceux-ci, malheureusement, sont mal harmonisés en eux-mêmes. Le salaire mensuel total d'un manœuvre père de famille de deux enfants[4] était, en octobre 1948, à l'indice 1.400 à Paris et 1.850 en province. La forte augmentation relative des salaires ruraux ne correspond plus aux circonstances actuelles, et il est possible que cette différence ne puisse être résorbée que par une augmentation ultérieure des salaires urbains. La diminution récente de l'abattement récent des zones de salaires a été fort inopportune.

Les indices spéculatifs reflètent et compliquent toutes ces tendances. Les mouvements actuels de la rente sont, bien entendu, sans signification aucune : quand le Trésor déclare qu'il achètera 100 francs un titre qui en vaut 60, il est assez normal que ce dernier prenne de la valeur. L'or et les devises semblent avoir résisté à l'emprunt, mais perdu pied devant la baisse des prix. Le napoléon est passé de 6.000 francs en janvier à

4. D'après l'I.N.S.E.E. C'est le salaire le plus représentatif, s'appliquant à une famille moyenne.

moins de 5.000 le 1er mars, et, au marché officieux, la livre et le dollar ont baissé de 1.500 et 510 à 1.200 et 410. Mais, le 10 juillet, le louis était seulement à 4.200, la livre à 1.000 et le dollar à 360.

***

La rupture des prix de février est donc avant tout un phénomène désinflationniste : c'est un retour à l'équilibre de juillet dernier qui était très viable et dont la politique ne s'est pas contentée. La hausse des prix artificielle a pu se résorber parce qu'elle n'était pas accompagnée d'une augmentation de la circulation, et qu'elle n'a été que partiellement suivie d'une augmentation de salaires.

Si de nombreuses situations individuelles sont aujourd'hui pénibles, ce n'est pas le retour à la normale qu'il faut incriminer, mais l'inflation qui a créé des inégalités et suscité des illusions. Cependant, l'un des équipiers n'est pas revenu en arrière : c'est l'indice des prix de gros industriel. De cet isolé dépend le retour à un équilibre viable. L'abaissement des prix de revient doit se produire malgré tout le courage qu'il demande de la part de tous.

Si le gouvernement ne perd pas la tête avant les élections, s'il ne se laisse pas attendrir outre mesure par certains agriculteurs, s'il ne se laisse pas prendre aux arguments fallacieux des intermédiaires, si les syndicats ne s'opposent pas aux licenciements nécessaires, et si les patrons ne maintiennent pas au-delà de toute raison les prix au détriment de la production, il est alors possible que cette désinflation n'entraîne pas une déflation mais soit le prélude à une stabilité économique, au moins momentanée.

6 mars 1949.

J. Dumontier.

Le Jardinier de Bérénice

Après un long crépuscule, le nom de Barrès brille de nouveau sur la première page des gazettes. La nuit de l'oubli renonce-t-elle à l'engloutir ? Ou n'est-ce qu'un ultime feu de paille ?

Mauriac, Maurois, André Siegfried ont célébré avec chaleur le retour de Barrès. Immortel comme eux, de son vivant, quelle indécente ironie permettrait de penser que, défunt, il ne serait pas plus que jamais un immortel ?

Mais les jeunes générations ne lisent plus Barrès. Pis encore, ceux qui consentent encore à le feuilleter sont invinciblement saisis par le fou rire. Claude-Edmonde Magny l'a vertement confessé.

Tandis que pour Mauriac le grand souffle passe dans l'œuvre barrésienne, Claude-Edmonde Magny dénonce la grandiloquence effrénée, le dilettantisme satisfait, l'incohérence de l'illustre magicien.

Veut-on que je prenne parti ? Je n'en suis pas si pressé. Au risque de mécontenter tout le monde, je dois avouer que les deux réactions devant Barrès ne me sont pas étrangères. A tel point que je ne songe nullement à les concilier par une motion littéraire rédigée en style nègre-blanc. Toutes deux me semblent se tenir aussi étroitement que l'envers et l'endroit du même tissu.

C'est peut-être toute la question du mauvais goût qui est posée dans le cas de Maurice Barrès.

De chaque côté de la barricade, il est trop facile de s'accuser réciproquement de mauvais goût et de naïveté. Ce ne sont pas des réponses. La réponse ne commence qu'à partir du moment où l'on arrive à comprendre de part et d'autre pourquoi l'on diffère d'opinion.

Je suis loin aujourd'hui d'apporter une solution; du moins est-il bon pour qui veut réellement prendre conscience des mouvements divers de l'esprit dans les arts et les lettres de poser le problème.

N'oublions pas de quel œil méprisant nos seigneurs les classiques considéraient l'art gothique et de quel ton l'on parle encore dans bien des milieux de l'art baroque et de la poésie moderne. Même le cas de Claudel aujourd'hui n'est pas clairement tranché pour tout le monde. Voilà ce qu'il faut reconnaître et ce qu'il faudrait éclaircir.

Le cas de Barrès n'est peut-être guère moins typique. Peu importent ici les divergences de vues qui font préférer telle partie de l'œuvre à telle autre et inspirent logiquement des opinions opposées, mais partielles. Le point essentiel où se manifeste le plus passionnant des conflits, c'est lorsque l'un appelle *grandiloquence* exactement ce que l'autre appelle *grand style*.

Pourquoi? Il est trop facile d'y voir une affaire de goût qui ne se discute pas. Il s'agit tout de même de mots et d'images. Cela ne peut fournir, bien sûr, d'éléments pour une démonstration mathématique. Mais ce n'en sont pas moins des données extérieures qui peuvent faire l'objet d'une phénoménologie. Quelle nonchalance retient les critiques d'en tenter l'entreprise?

Peut-être parce que les critiques n'ont en général

aucun désir de faire sortir la critique de l'état de confusion quasi totale où elle se maintient au grand désespoir du public, mais pour le plus grand profit des beaux esprits.

Pour Barrès, moins que pour tout autre, on ne tient à s'examiner de bien près. On préfère les jugements sommaires qui escamotent dans un sens ou dans l'autre le problème, parce que Barrès c'est notre mauvaise conscience. C'est le veau d'or des uns et le bouc émissaire des autres.

La magie barrésienne ne se laisse pas réduire en poussière archéologique. Ce n'est pas la cendre inutilement chatoyante d'une époque dorée qui s'est totalement consumée. Certes, l'époque 1900 est morte, recouverte par les linceuls des deux guerres, séparée de nous par d'innombrables bouleversements, mais le feu couve sous la cendre.

Par son attitude politique, par l'usure de ses fleurs de rhétorique, Barrès s'est coupé des jeunes générations. Mais son esprit de dilettante jouisseur, d'amateur d'âmes, d'épicurien, de jardinier esthète des fleurs rares de la civilisation et de l'art se survit intact dans l'esprit qui anime *Les Nourritures terrestres* et *Du côté de chez Swann*. Qui pourrait prétendre que cet esprit n'est pas toujours présent dans le siècle ?

Certes la dureté des temps a poussé les jeunes générations d'intellectuels vers l'adhésion à des doctrines âpres et tendues. Mais ce n'est le plus souvent qu'un réflexe mimétique, un moyen de traverser les mauvais temps sous une carapace protectrice. Tout peut servir à la confectionner, aussi bien le marxisme et l'existentialisme que le cynisme et l'apocalyptisme. Sous ce couvert, le culte du moi et le jardinage des jouissances est

toujours aussi en vogue. Mais cela ne s'avoue plus. Ou du moins plus de la même façon. On ne se cache plus que cela mène à la destruction de l'être, mais le raffinement suprême est de préférer à tout les délices de cette auto-destruction. Barrès y mettait vraiment trop de grâces et de fard, c'est ce dont nos aînés s'enchantaient, mais c'est ce que les nouvelles générations ne lui pardonnent plus.

Le cas de Barrès est d'autant plus troublant que de toutes parts il s'avère ambigu et cela aussi est très moderne. S'il est profondément traditionaliste à certains égards et nationaliste, il ne croit pas nécessaire, comme d'autres, d'en avoir l'esprit systématiquement borné. Sans cesse il s'évade des frontières françaises et même de la latinité vers l'éblouissante vision du Proche-Orient. Cent fois les noms des poètes et des mystiques de l'Islam reviennent sous sa plume jusque dans ses *Cahiers* de 1920 (cf. le tome XII qui vient d'être publié chez Plon). Certes, ce genre d'admiration est terriblement littéraire et fantaisiste chez lui. Mais c'est un signe remarquable.

C'est aussi au grand courant poétique venu des romantiques anglais et allemands et de Baudelaire vers le XX^e^ siècle que Barrès se rattache. Il n'y a pas si loin de la Bérénice de Poe à la Bérénice de Barrès. Malgré tout ce qui sépare si nettement les deux écrivains, on retrouve chez tous les deux le même goût des méditations savamment voluptueuses et morbides. Mais Barrès appartient à la grande lignée des magiciens modernes par bien d'autres traits.

Le hasard voulut que je relusse, quelques semaines avant la réapparition de Barrès, les pages du *Jardin de Bérénice*. Les relire à la lumière du romantisme allemand

et du surréalisme, et après le passage de la psychanalyse les illumine d'une tout autre lumière. Dès les premières lignes, Barrès évoque les puissances secrètes en nous qui polarisent à notre insu les cristallisations de notre sensibilité.

Mais ce n'est pas seulement le thème de l'inconscient qui apparaît ainsi chez Barrès et auquel il revient nommément à plusieurs reprises. Au sein de ce thème s'en dégage un autre qui, loin d'être démodé, est plus que jamais d'actualité : celui du surhomme. Certes, le mot n'est pas prononcé, mais l'idée, sans aucun doute, est présente. Ainsi quand Barrès évoque « ce moi absolu qui tend à sourdre dans le moi déplorable que je suis ». « Chaque être vivant, dit-il en effet dans la même phrase, aspire à s'élever plus haut, toujours plus haut dans l'échelle animale» En chacun de nous est un être supérieur qui veut se réaliser. »

En chaque être se cache un diamant mystérieux qui l'illumine.

Cette lumière cachée, c'est l'inconscient, c'est le feu qui entretient l'univers de toute éternité.

Sur cet océan, il se sent ballotté comme une vague parmi d'innombrables vagues, mince zone de lumière sur les profondeurs. Mais tout espoir réside en lui :

C'est l'instinct, bien supérieur à l'analyse, qui fait l'avenir. C'est lui seul qui domine les parties inexplorées de mon être, lui seul qui me mettra à même de substituer au moi que je parais le moi auquel je m'achemine les yeux bandés.

Sans doute, dans la suite, j'appliquerai ma clairvoyance à cet état qu'il m'aura conquis. De tous les échelons où l'inconscient nous transporte, nous prenons un plus vaste horizon du monde. Ah! vienne l'instant où il m'aura avancé si haut dans l'échelle des êtres que j'embrasserai l'univers et

que j'en prendrai conscience! Alors j'aurai atteint à ce moi complet qui est mon principe et ma fin, le but et l'impulsion de ma culture. Je serai l'absolu conscient, je serai Dieu.

Qu'on lise après cela les notes du tome XII des *Cahiers,* on y retrouvera la même passion des merveilleuses légendes, des extases mystiques, des phénomènes subconscients et supranormaux, bref de tout ce qui peut annoncer une surhumaine métamorphose de l'intelligence et de la sensibilité. Ce n'est donc pas un pur hasard si les pages du *Jardin de Bérénice* s'ouvrent sur des propos de Renan qui, dans *L'Avenir de la Science,* a déployé son grand rêve de demi-dieux artificiels et d'un Dieu futur en formation dans les mondes.

Il n'y a pas loin de cette mystique panthéiste, de ces fabuleux espoirs en l'auto-déification de l'homme aux rêves prométhéens de la poésie moderne. Sommes-nous si loin du surréalisme dans cette aspiration à la plongée au fond de l'inconscient pour remonter vers la supra-conscience? Même l'idée de la médiation de la femme, Sibylle ou Mélusine, est présente chez Barrès.

Ainsi, malgré sa position politique, Barrès appartient profondément par toute une part de son être aux grands courants de notre époque et de notre génération. Le malheur, pour lui, est qu'il se soit contenté de jouer avec ces idées, ces images, ces phénomènes. Il n'a point cherché à ordonner solidement sa pensée, ni à explorer ces régions mentales merveilleuses qui le fascinaient. Pour lui c'étaient d'admirables couchers de soleil mentaux qui ornaient les bons dîners.

Le pire, cependant, c'était ce goût qu'il eut de jouer avec les êtres. Ici il n'y a plus de quoi rire ni de quoi admirer. Riche bourgeois qui trônait dans un salon doré,

bien loin de la misère des masses, ignorant sa propre misère, il jouait. Les blasphèmes démentiels de Lautréamont, ivre de ressentiment, sont peu de choses auprès des blasphèmes délicats dont Barrès a parsemé une partie de son œuvre. Il a joué avec le christianisme comme avec l'Orient et les plaisirs. Il faut voir avec quelle sympathie dédaigneuse il parle de cette galerie de pauvres filles dont il a « orné » les pages de sa littérature. Il drape leur misère de toutes les somptuosités de son style. Il en fait, à la lettre, les thèmes d'une musique de perdition. Sade, Lautréamont, Bataille, Miller, Sartre sont des écrivains *noirs*. Nul ne peut s'y tromper. C'est au moins un hommage qu'ils rendent à la vérité. Mais Barrès dissimule le mal sous les grâces de son élégance, de ses fleurs de rhétorique, des raffinements de sa sensibilité.

Certes, en tout homme, les passions rôdent et peuvent à tout instant par leur phosphorescence fascinante lui dissimuler l'horreur crue du mal, mais Barrès s'y est appliqué avec une triste persévérance.

Au moins dans les pages qui évoquent la mort de Bérénice on eût attendu ne fût-ce qu'une seule parole qui ne fût pas celle d'un « amateur d'âmes », mais il n'en tira qu'une voluptueuse mélancolie. Il y a là une souillure infâme dont on souhaite qu'elle lui soit pardonnée, mais elle demeure inaltérablement sur son œuvre.

La ferveur de Barrès pour Jeanne d'Arc plus tard est touchante. Il est fâcheux qu'il n'ait pas pénétré dans le secret de sa sainteté jusqu'au point de vouloir, à tout prix, mettre à néant les images du scandale ancien.

Michel Carrouges.

ÉCHANGEZ VOS FARDEAUX

REPONSES AU QUESTIONNAIRE DE FEVRIER

Sur un total de 3.151 abonnés, 123 ont répondu.

Qui nous a répondu ?

92 hommes et 19 femmes, 12 adresses ne portaient aucune mention.

Ces réponses sont venues de 53 départements différents, de la Métropole et d'Algérie, et aussi de Tunisie, d'Angleterre et de Belgique.

Les professions : 29 ecclésiastiques, 14 professeurs. Les 83 autres se répartissent en ingénieurs, fonctionnaires, secrétaires, comptables, médecins, étudiants, commerçants, industriels, journalistes, militaires, magistrats, officiers de marine, groupe d'artistes, député, instituteur, météorologistes, notaires, dessinateurs, avocats, assistantes sociales, bouchers, agriculteurs, chimistes. L'éventail est assez large.

Les réponses au questionnaire.

Comment lit-on la revue ?

Incontestablement avec sérieux. 87 la lisent à leur table et 31 dans le train, ce qui ne veut pas dire sans réflexion. Car certains de ces derniers la lisent également pour se poser des questions. Tel est le cas de 95 correspondants, 29 seulement la lisent pour se détendre. 43 en parlent avec leurs amis. 50 l'utilisent pour méditer seuls. 30 font les deux. 18 ne lisent que *La Vie Intellectuelle* et 89 lisent d'autres revues dont les plus souvent citées sont : les *Études*, *La Vie Spirituelle*, *La Revue Franciscaine*, *Jeunesse de l'Église*, *Esprit*, *Chronique sociale de France*, *La Table Ronde*, *La Nef*, *Masses Ouvrières*.

Quel public devons-nous atteindre ? Les croyants, répondent 97 personnes, et les incroyants, ajoutent 46. Les patients,

déclarent 50, mais surtout les impatients, ripostent 66. 35 seulement nous proposent de faire la conquête du grand public, tandis que 71 nous demandent de nous soucier des militants.

Comment y parvenir ? En donnant *quels articles* ? Les panoramas d'ensemble demandés par 77 lecteurs ont le pas sur les analyses demandées par 58, les jugements motivés (84) l'emportent sur les questions posées (48), les exposés de faits (85) sur les méditations philosophiques (55), bien que, dans les trois cas, l'un ne soit pas exclusif de l'autre, et plusieurs se sont refusés à voir trois alternatives et ont à chaque fois demandé les deux.

La question sur la méthode à employer a dû paraître quelque peu énigmatique, car beaucoup n'ont pas répondu à son sujet. Et pour ceux qui répondirent, 40 se prononcèrent *contre* et 35 seulement *pour*. Quelqu'un note à son sujet : « Si elle est nécessaire, qu'elle soit invisible ou indiscernable, parce que c'est agaçant. »

Les chroniques sont nettement préférées en ordre par 76 voix contre 17, les jugements sur les faits préférés aux faits bruts par 80 contre 32, les citations groupées et éclairées aux citations sans commentaires par 80 contre 21.

Avis complémentaires

La feuille que l'on nous retournait s'achevait sur des questions qui voulaient susciter des réflexions personnelles. Celles-ci ne manquèrent pas.

De l'ensemble de ces réponses se dégage très nettement l'impression que notre but essentiel : travailler à une intelligence plus profonde de la foi par une attention aux événements, a été compris.

Un étudiant P.C.B. nous écrit :

> Les études de *La Vie Intellectuelle* sur la vie du monde doivent être faites pour nous éclairer sur les problèmes de la foi tels qu'ils se posent autour et loin de nous. Le chrétien plus que tout autre doit vivre dans son époque.

Mais nos amis ne se sont pas toujours contentés de quelques mots. Une trentaine ont joint une véritable lettre.

Nous ne citerons pas les compliments, cela n'a pas d'intérêt. Retenons plutôt deux pages de critique. L'un, un professeur des Basses-Pyrénées, nous écrit :

> Avant la guerre, la pensée catholique se livra à un effort d'assi-

milation du marxisme qui lui donna un éclat neuf. Aux meilleurs de mes élèves, je demandais de faire l'effort nécessaire pour lire *La Vie Intellectuelle*. Aujourd'hui, il n'en est plus de même.

Nous rapprocherons de cette critique fraternelle, cette autre, qui est de plus constructive, adressée par un prêtre de Seine-et-Oise :

... De 1936 à 1940, les « impatiences » de l'époque se cristallisaient dans un public assez bien déterminé, et *La Vie Intellectuelle* lui donnait assez facilement la nourriture qu'il demandait. Aujourd'hui, les positions passées de la revue se sont généralisées, elles sont devenues celles de l'ensemble des chrétiens et font partie de l'arsenal classique de tous les militants catholiques. Un exemple : le récent article, « État chrétien et liberté dans l'Église », aurait été du temps où paraissait *Du Régime temporel et de la Liberté*, d'une actualité brûlante, il aurait fait choc. A l'heure présente, il ne fait que mettre au point des données qui donnent l'impression de déjà vu. On pourrait peut-être dire de la revue ce que M. L. Blum dit, paraît-il, de la S.F.I.O., à savoir que son public baisse et montre une certaine indifférence précisément parce que ses idées sont devenues celles de tout le monde. Disons la même chose de *La Vie Intellectuelle*. *Est-ce à dire que sa mission est désormais sans objet* et que la revue n'a plus qu'à disparaître ? C'est dire surtout, à mon avis, qu'elle est devenue beaucoup plus *difficile à définir correctement dans des objectifs précis*. Ces objectifs se manifesteront tôt ou tard quand les événements auront suscité des possibilités d'orientations mieux définies. Pour un catholique moderne, le monde est devenu plus simple qu'autrefois, ses positions tendent à tomber au niveau du réflexe sur la plupart des points autrefois litigieux. Mais, *sous cette simplicité apparente*, il y a *sans doute bien des fermentations encore imperceptibles* et qui n'apparaîtront que plus tard sous la forme de problèmes captivants. La mission nouvelle de la revue serait *donc d'aider à une prise de conscience de ces orientations actuelles*. Exemples, articles récents : « Les surprises d'une méthode : l'Action catholique » ou « Les Semaines catholiques de l'Unité au Havre ». Mais il est clair que, dans ces deux cas, il n'y a pas de problème actuellement très aigu, au moins pratiquement, pour une conscience catholique. Dans ces conditions, la nature des choses oblige à une démarche plus tâtonnante et plus incertaine qu'autrefois. Il faut se résoudre aux deux dangers inévitables : la redite d'une part, la méditation sur des sujets dont l'intérêt n'apparaît pas évident, d'autre part.

C'est pour découvrir ces nouveaux problèmes que nous tenons un dialogue avec nos lecteurs, et le susciterons aussi souvent que nous pourrons.

Comment tenir compte de ces réponses ?

Une solution simpliste consisterait à dire qu'on suivra l'avis de la majorité. Ce serait bien mauvaise solution. Il y a un avis dont nous tiendrons compte à coup sûr, car c'est le désir de tous : continuer le travail sérieux. Pour le reste, il est arrivé qu'un souhait exprimé par un seul nous ait mis sur une piste des plus dignes d'intérêt, et cela un très grand nombre de fois.

Parviendrons-nous à réaliser tout ce qu'on nous demande ? Nous l'espérons, mais un long apprentissage nous a enseigné qu'il fallait, au début de l'année, cinquante bonnes idées pour en réaliser deux ou trois. Nos amis nous aident dans cette réalisation; qu'ils nous fassent confiance, tout en demeurant « impatients ».

Le meilleur moyen est de continuer le dialogue en le faisant porter sur un point précis. Celui que nous choisirons aujourd'hui est la rubrique : *Les Signes du Temps*. On trouvera dans ce numéro une feuille verte semblable à celle de février; veuillez la remplir et nous la retourner comme précédemment.

Mais il est un moyen plus efficace encore de collaborer aux *Signes du Temps*, c'est d'en écrire soi-même, et de nous les envoyer. Les *Signes du Temps* ne se décèlent pas seulement en salle de rédaction, mais partout; — pas seulement avec l'aide de vingt collaborateurs, mais de centaines de lecteurs; — pas seulement à Paris, mais en province et à l'étranger. Partout donc où l'on observe un fait, où l'on lit un article, où l'on entend un propos qui semble un Signe du Temps que nous vivons, qu'on nous l'écrive, et nous le recevrons avec reconnaissance. L'avertissement peut être donné soit sous forme d'article écrit exprès, soit sous celle plus simple d'une lettre, dont nous publierons, comme nous faisons déjà en ce numéro d'avril, quelques extraits. Ainsi, travaillerons-nous ensemble à déceler ces « objectifs précis » dont parlait plus haut notre correspondant.

Avant de quitter la rubrique du questionnaire, insistons sur la très importante question qu'il comporte : Préférez-vous la revue *brochée*, ou piquée avec une agrafe au milieu ?

Expliquons notre question. On a vu que le numéro de mars comportait 32 pages de plus, 128 au lieu de 96. Cette possibilité a été due à la générosité d'un ami qui nous a offert le supplément de dépense nécessaire, soit 20.000 francs.

Nous ne pouvons espérer trouver chaque mois un tel ami. Or, il ne serait pas sage d'envisager des dépenses supplémentaires alors que l'équilibre de la revue n'est pas suffisamment assuré. Par contre, nous pouvons faire une économie de 10.000 francs par numéro si, au lieu de brocher la revue (comme elle l'est actuellement), nous la piquons par une agrafe au milieu du dos (comme sont actuellement les fascicules de *Sélection* du *Reader's Digest*). Signalons cependant que cette agrafe rend difficile le brochage et que la présentation de la revue y perdra.

Donc, préférez-vous :

Une revue mieux présentée, susceptible d'être reliée, mais ne comportant chaque mois que 96 pages;

Ou :

Une revue plus pauvre d'apparence, difficile à relier, mais comportant une fois sur deux 128 pages ?

Tel est le sens de notre question. Répondez à notre referendum.

Appel à la propagande :

La meilleure solution serait à coup sûr : 128 pages chaque mois, et brochage. Nous y parviendrons si nos amis nous aident à trouver des abonnés. Mais il nous faut 5.000 abonnés.

En décembre 1948, nous en avions 3.200.

Nous avons à nouveau : 3.200 abonnés.

Il faut maintenant dépasser ce chiffre. Les 125 réponses que nous avons reçues nous indiquent que 125 amis, au moins, prennent la revue à cœur. Que chacun trouve d'ici trois mois au moins quatre abonnés nouveaux. Joint à l'effort de propagande que nous faisons de notre côté, nous aurons ainsi avant octobre 4.000 abonnés. Il faudra alors peu d'efforts pour parvenir à 5.000. Faites cet effort. Aidez-nous. Et envoyez-nous toutes les suggestions pour que *VOTRE* revue soit lue dans votre entourage et dans votre ville.

Signalons à ce sujet que dorénavant nous reprendrons les abonnements *pour un an*. Ce sera nous aider que d'envoyer *en une fois* sa souscription *pour un an*. Cependant, si quelqu'un trouvait plus de facilité à s'abonner en deux fois, nous accepterons encore les abonnements pour six mois. Mais puisque le franc semble se stabiliser, *nous préférons désormais les abonnements d'un an*.

Enfin, puisque le dialogue s'établit entre la revue et ses lecteurs, rappelons que *la rédaction de La Vie Intellectuelle reçoit tous les jeudis de 17 heures 30 à 20 heures.*

Venez nous voir, ce sera une joie de faire connaissance.

LES SIGNES DU TEMPS

L'Église et les Chrétiens progressistes.

S. Ém. le cardinal Liénart, évêque de Lille, a publié récemment, au sujet des « Chrétiens progressistes », une note où il est dit notamment :

Tout en reconnaissant que l'Église laisse à ses membres la liberté en matière politique, nous mettons en garde les prêtres et les fidèles contre l'usage que ces chrétiens font de leur liberté. La politique communiste, en effet, est inséparable de la doctrine matérialiste et athée dont elle s'inspire et qu'elle tend directement à répandre et à appliquer partout. Les communistes le déclarent eux-mêmes à qui veut l'entendre. Collaborer à cette politique, c'est, qu'on le veuille ou non, risquer de concourir au succès d'un régime dont le pape Pie XI nous a dit qu'il était « intrinsèquement pervers » et qui se montre, partout où il règne, l'implacable ennemi de Dieu et de son Église.

Signalons à ce sujet qu'en publiant, le 5 mars dernier, l'avertissement de S. Ém. le Cardinal-Archevêque de Paris, reproduit dans *La Vie Intellectuelle* de mars, l'*Osservatore Romano* l'accompagnait des remarques suivantes, où certains ont voulu voir un « durcissement » de la position de l'Église romaine :

Étant donné la nature antichrétienne du communisme, qui en théorie et dans la pratique, est tellement tragiquement matérialiste et inhumain, les cas d'une action parallèle doivent être caractérisés par une réelle et totale autonomie du mouvement catholique, lequel n'a pas besoin de serrer des mains faussement et insidieusement tendues pour atteindre ses propres buts sociaux. Si le communisme peut contenir

des éléments d'origine chrétienne, le christianisme, lui, n'a aucun besoin de prendre quoi que ce soit au communisme.

Par conséquent, non seulement une collaboration « habituelle et profonde » est exclue, mais est également nécessaire la plus grande vigilance, même dans les questions de détail au sujet desquelles il pourrait y avoir action convergente; l'expérience montre combien les communistes sont habiles à attirer, dans leur orbite exclusive et pour les intérêts factieux de leur parti, des hommes et des associations dès que ceux-ci témoignent d'un minimum de consentement.

La note du Cardinal de Lille, citée plus haut, s'achevait en mettant également en garde contre le « rassemblement pour la paix et la liberté »

... qui se livre à une active propagande pour nous enrôler dans ses rangs. Certes, nous voulons nous aussi travailler de toutes nos forces à faire régner la paix entre les nations et entre les hommes, à leur assurer une juste liberté. Mais le communisme a une façon bien singulière de concevoir la paix et la liberté.

Procès et aveux continuent.

Après le procès de Budapest, celui de Sofia — après la condamnation du primat de Hongrie, celle de quatre pasteurs, chefs spirituels des seize mille protestants bulgares, accusés naturellement de relations coupables avec les puissances occidentales et de spéculations sur les devises étrangères. Sur ce dernier procès, contentons-nous de citer l'information donnée par l'Agence France-Presse (12 mars) :

Ce qui frappa tout le monde dès l'ouverture des débats — et, selon certains correspondants, les juges eux-mêmes paraissaient gênés —, ce furent les aveux systématiques et les *mea culpa* des accusés. Nicolas Naoumov expliqua longuement comment, payé par les Anglo-Américains, il travailla d'abord pour les Allemands, sous la direction de l'inspecteur des missions Filbrand, du service de renseignement nazi, puis, dès 1944, pour les Américains par l'intermédiaire de Black... « Je suis convaincu que ces convictions étaient erronées, je m'étais fourvoyé et, ce qui est bien pire, j'ai préféré la domination des États-Unis et de la Grande-Bretagne au pouvoir des communistes. » Même attitude encore chez Vassil Zicap-

kov, qui s'adresse au tribunal en ces termes : « Que voulez-vous faire de moi ? Une poignée de terre ou bien un homme nouveau ? »

Quant aux motifs qui ont dicté aux accusés leur attitude si différente de celle de Petkov devant le même tribunal, libre à chacun de chercher à les comprendre. La drogue et la violence physique paraissent exclues...

Revenons au procès de S. Ém. le cardinal Mindszenty. On sait que le gouvernement hongrois, après la publication d'un Livre Jaune qui réunissait les « aveux » du cardinal, a fait paraître un Livre Noir qui donne le texte intégral des débats. Or, il a suffi à Jean Schwœbel de rapprocher les deux textes (voir *Le Monde* du 24 mars) pour acquérir la certitude que les soi-disant aveux n'avaient pas été signés librement.

« Je déclare, répond le cardinal au cours d'un interrogatoire, que je n'accepte pas l'affirmation suivant laquelle j'aurais participé à l'élaboration d'un projet visant à renverser le régime démocratique et j'accepte encore moins l'accusation d'avoir joué un rôle principal dans la préparation de ce même plan. » Au président qui veut lui faire avouer sa collaboration aux menées légitimistes, le primat répond constamment par des dénégations. « Je n'avais pas, dit-il, page 81, de contact avec les partisans du légitimisme », et, plus loin : « J'ai dit (au cardinal Spellman) que le légitimisme n'avait pas d'actualité. »

Le président du tribunal cherche également à lui faire admettre qu'il a voulu une troisième guerre mondiale. « Je vous demande pardon, monsieur le président, proteste-t-il (page 108), je n'ai pas travaillé pour une troisième guerre mondiale. » Et ainsi de suite.

Le cardinal expose d'ailleurs très clairement ses conceptions : « Nous ne voulions nullement faire de la subversion. Si, par suite d'événements relevant du domaine de l'histoire universelle, quelque chose s'était passé, ç'eût été autre chose. »

Rapprochons de ces procès, qui ne sont pas, hélas ! terminés, ces lignes qu'un ami nous écrivait à propos du primat de Hongrie :

Après avoir condamné aux bêtes, pour le nom du Christ, Perpétue, Félicité et leurs compagnons, il prit fantaisie à leurs juges de transformer leur mort en mascarade. Au moment de les pousser dans l'amphithéâtre, l'ordre fut donné de les costumer : les hommes en prêtres de Saturne, les femmes en prêtresses de Cérès. Les *Actes* de ces martyrs ont retenu la protestation que Perpétue éleva alors devant le tribun : « Si nous sommes ici, c'est parce que nous avons voulu garder notre liberté; nous la payons de notre vie; *ce sont les termes du contrat entre vous et nous.* »

Ce contrat est dénoncé. Il n'est plus admis partout que l'on puisse payer de sa vie sa liberté. Le droit de mourir *pour* la vérité est désormais l'un des droits qui sont contestés à l'homme.

■ *Au sujet de l'article de mars sur les chrétiens progressistes, nous avons reçu les lettres suivantes :*

... Voici comment je repense ce drame du prolétariat détaché de l'Église. La cause profonde en est-elle dans la croyance populaire en une collusion de l'Église et du Capitalisme ? Je n'en suis pas sûr. Je crois plutôt que si la classe ouvrière a rompu les amarres avec le Christianisme, c'est qu'elle a jugé *scandaleuse la facilité* avec laquelle les chrétiens prétendent s'assurer l'éternelle béatitude : « La messe le dimanche, une confession de temps à autre, la communion une fois l'an, un billet de dix ou vingt francs dans le plat du prêtre — et voici le paradis assuré ! » Jugement gros, même grossier et pourtant ancré dans la conscience du prolétaire bien plus difficile à vaincre que la première...

Cette notion de *facilité*, je la retrouve à l'instant, sur un tout autre plan, mais non moins pernicieuse, dans la chronique théâtrale du *Monde* sur *Le Pain dur* de Claudel, par Robert Kemp, qui écrit : « ... Je ne discute pas la certitude de M. Claudel. On pourrait peut-être lui montrer qu'une morale existe, peut exister, fondée sur la dignité humaine, et qui exige une vie pure, quoique bornée. Morale encore qui place haut l'esprit, qui reconnaît la suprématie du spirituel et *ne cherche pas l'appui si réconfortant, si commode d'un dogme...* »

Que des prolétaires, qui connaissent les âpres luttes sociales, s'éloignent de catholiques qui, tout en ayant la prétention de se préparer une heureuse éternité, se contentent de la messe le dimanche et de la communion une fois l'an, soit. C'est mal vu; cependant, montée en gros plan, cette facilité choque en effet.

Mais qu'un intellectuel considère le dogme catholique comme un « appui » pour une morale, et un appui « commode », c'est effarant.

La grâce, *don* gratuit, l'*abandon* à Dieu, la *nourriture* eucharistique : ces mots, vidés de leur substance par l'incrédule, marquent pour celui-ci la passivité du croyant. La croyance apparaît comme un affaissement, sinon une déficience de la pensée, qui renonce à la recherche jamais atteinte du vrai. La foi est « facilité ».

Le prolétaire voit cette facilité dans le domaine de l'action. L'intellectuel comme Kemp voit cette facilité dans

le domaine de la pensée. Dans les deux cas, la notion du facile provoque un éloignement, le rejet du Christianisme.

Construisons la télévision européenne.

La télévision est désormais sortie des laboratoires pour entrer dans la phase des réalisations industrielles.

Au moment où va se constituer le réseau européen, un accord doit être pris sur le choix de la *définition*. Cette décision est beaucoup plus lourde de conséquences que celle qui a déterminé il y a un siècle l'écartement de voies de chemin de fer; car le cinéma et la radio, c'est-à-dire les plus grands moyens de culture des peuples, seront absorbés par la télévision.

Qu'est-ce que la *définition*? En imprimerie, plus il y a de points pour reproduire une photographie dans une revue illustrée, plus une image est fine et plus elle comporte de détails. En télévision, on compte par lignes; plus il y a de lignes, plus l'image est riche. On donne à ce nombre de lignes le nom de *définition*. Alors qu'un poste récepteur de radio peut recevoir des émissions différentes sur plusieurs longueurs d'onde, les postes récepteurs de télévision sont construits pour une « définition » donnée et ne peuvent capter que les émissions sur cette définition. Si un émetteur changeait sa définition, tous les propriétaires de récepteurs devraient en acheter un nouveau. Étant donné le prix élevé de ces postes, chaque station est liée à sa définition, pour de très nombreuses années, par sa clientèle.

En 1943, quand les États-Unis commencèrent leurs émissions régulières, ils adoptèrent la meilleure définition d'alors qui était de 525 lignes. La France, retardée dans la voie des réalisations par la guerre, continua ses recherches de laboratoire et ses ingénieurs sont arrivés à la définition de 819 lignes qui a été adoptée officiellement et définitivement par un arrêté du 20 novembre

1948, confirmé par une récente réunion du Conseil des ministres. La définition à 819 lignes présente les avantages suivants : elle donne une image d'une qualité supérieure; elle permet la télévision en couleurs dont les ingénieurs français doivent faire bientôt la démonstration; elle offre une image d'une qualité égale à celle du cinéma. Or, dès maintenant les appareils sont inventés qui permettront de copier sur film dans la cabine d'une salle de cinéma un reportage télévisé qui pourra être projeté sur l'écran quatre-vingt-dix secondes après sa réception. Dans la mesure où le public prendra goût à de tels reportages, il ne tolérera pas une image de qualité inférieure à celle du cinéma à laquelle il est habitué.

Pour toutes ces raisons, le gouvernement français ne pouvait adopter une définition de rendement inférieur à celle mise au point par ses ingénieurs. Les décisions qui vont maintenant être prises par les différents pays d'Europe auront des effets incalculables sur la vie future de l'Église catholique. Si tous les pays d'Europe occidentale adoptent la même définition, les offices religieux du Vatican, de l'Italie, de l'Espagne, la Belgique, la France..., relayés d'une station à l'autre, pourront être participés par tous les chrétiens et les non-chrétiens. L'unité catholique en sortira fortifiée.

Le gouvernement français a offert gratuitement ses programmes à la Belgique pendant la période de lancement si elle adoptait le 819 lignes. Depuis la Libération en 1944, la Radiodiffusion française a fait une place officielle, régulière et intéressante, aux émissions catholiques payées par l'État. La même décision manifestant une bonne volonté plus grande encore vient d'être prise pour la télévision. Cependant, au Nord de l'Europe, le groupe Philips en Hollande cherche — sans y avoir réussi, semble-t-il, jusqu'à présent — à unir l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, le Danemark, la Suède et la Norvège autour de la définition à 625 lignes.

D'autre part, les États-Unis ont fait des tentatives pour équiper l'Italie avec leur définition à 525 lignes.

Si ces efforts aboutissaient à un résultat, il s'ensuivrait une déchirure culturelle de l'Europe en trois tronçons : le Nord, la France, le Sud, dont la gravité peut être comparée aux ruptures de la Renaissance. Il est extrêmement urgent que les catholiques de tous les pays d'Europe occidentale soient informés des données de ce problème avant que des décisions irréparables soient prises par les différents gouvernements.

Fr. M. Ray. Pichard.

La télévision Ultrafax.

Les Américains viennent de mettre au point un nouveau système de télécommunications permettant la transmission ultra-rapide de textes manuscrits ou imprimés, de schémas, graphiques, etc. : c'est le système *Ultrafax*, qui fonctionne à la cadence de transmission de *un million de mots par minute*.

La première démonstration publique en a été faite le 21 octobre dernier; l'une des expériences spectaculaires fut la transmission mot pour mot du roman *Autant en emporte le vent* (1047 pages), en *deux minutes*.

Schématiquement, le processus est le suivant : le texte est préparé de telle sorte qu'on puisse le transmettre d'une façon continue; il est ensuite « lu » par un appareil de télévision, et l'image est transmise par ondes ultra-courtes jusqu'au récepteur où elle se trouve photographiée sur un film. En quelques dizaines de secondes, le film est automatiquement développé, lavé, séché et tiré sur papier à un nombre quelconque d'exemplaires.

On pense généralement qu'il sera possible de recevoir les messages *Ultrafax* sur les appareils de télévision ordinaires, sans même interrompre la réception du programme en cours. Pour les transmissions à longue distance, il faudra prévoir des relais.

On envisage ainsi la possibilité de liaisons intercontinentales — en particulier entre l'Amérique et l'Europe (les relais étant placés sur des avions qui jalonneraient la voie

aérienne) : échange des programmes de télévision; envoi de messages et, en particulier, du courrier qui ne serait plus matériellement transporté, mais reproduit identiquement à la réception. La cadence de ces transmissions serait telle qu'on pourrait acheminer en *une minute* autant de messages qu'en *vingt-quatre heures* pendant la récente guerre.

On peut envisager aussi l'impression directe, à domicile, d'un document quelconque — par exemple le journal — chez tous les possesseurs d'un récepteur de télévision, et bien d'autres applications.

MICHEL HALLET.

Bal sur le no-bridge.

M. Wiener, dans *Cybernetics*, insistait sur l'intérêt qui s'attache à travailler dans les « lacunes » qui subsistent entre les diverses sciences et donnait d'ailleurs un fort bel exemple d'une synthèse de diverses disciplines scientifiques. Notre époque n'est pas une époque de « savoir unifié ».

A l'intérieur même de certaines sciences subsistent de vastes espaces lacunaires, sans que beaucoup d'esprits s'en soucient autrement.

M. François Perroux, dans son livre récent *Comptes de la Nation*, fait très opportunément, et magistralement, le point des connaissances de l'économie : entre diverses routes fréquentées, de vastes espaces subsistent, sur lesquels il convient d'écrire *terra incognita*; et l'on peut, comme les cartographes du Moyen-Age, peupler librement ces terres de monstres divers; nos politiciens ne s'en font pas faute.

Car c'est bien la solution de nos problèmes de tous les jours qui se trouve, en partie au moins, dans ces pays mystérieux.

Une très bonne théorie des libres choix d'individus supposés tous parfaitement raisonnables, libres et égaux

dans un monde immobile : voilà un domaine bien exploré. Sommes-nous citoyens d'un tel univers ?

Dès que nous essayons de raisonner sur des ensembles, les théories sont fragiles et se raccordent bien mal entre elles.

Une analyse serrée des notions de revenu national, de capital national, d'investissement net d'une nation au cours d'une année, montre combien ces concepts ont encore des contours insuffisamment définis, et combien ils sont délicats à manier. Les interactions de ces « quantités globales » sont certaines : il y a une « mécanique des ensembles » de l'économie; mais ces interactions sont loin d'être connues avec précision. Une confrontation constante de la théorie aux faits statistiques permettrait peut-être, par un travail patient, d'y voir plus clair dans quelques années.

Surtout, aucun lien n'apparaît entre la théorie des choix individuels et les essais de théories des « quantités globales ». Il y a longtemps que l'on a remarqué que les satisfactions d'individus différents ne pouvaient en aucune manière être comparées : est-il « meilleur » d'offrir trois émeraudes à un maharadjah, ou un grain de riz à chacun de ses sujets ? C'est là que se situe le fameux *no bridge* des économistes, absence de pont sur laquelle il faut bien, si l'on peut dire, se résoudre à essayer de passer, pour autant que l'on veut justifier des décisions d'intérêt général, c'est-à-dire des décisions de l'espèce de celles que nos gouvernants de cessent de prendre quotidiennement en notre faveur.

A l'autre extrémité du livre de M. F. Perroux, la question des nationalisations fournit un précieux exemple. Quel est l'intérêt économique de la nationalisation d'un secteur déterminé de l'activité nationale ? Question que l'on aurait évidemment pu se poser avant de nationaliser ceci ou cela, mais qu'il n'est toujours pas inutile de se poser après. Quelle est la meilleure politique de prix d'une industrie nationalisée, et quelles seront les

répercussions de cette politique? Question à laquelle il n'existe pas de réponse entièrement satisfaisante, mais dont il est déjà réconfortant de penser qu'elle puisse être posée.

Car si l'on pouvait un jour savoir quels sont les avantages et inconvénients économiques précis de telle ou telle mesure de planification, cela permettrait de rajeunir le débat libéralisme-dirigisme, malheureux débat qui est obligé de vivre sur des arguments qui datent à peu près tous de 1860 au moins. Le temps serait alors peut-être venu de parler de socialisme scientifique.

Mais un tel progrès requiert un immense effort de pensée théorique et d'observation statistique. Suggérerons-nous que l'activité considérable consacrée par de bons esprits — et les sommes considérables consacrées par de riches mécènes — à l'échange d'arguments éculés que nous rappelions tout à l'heure, pourraient trouver là un emploi socialement fort utile? Ce jour-là, les économistes donneront un bal sur le *no bridge*, et une partie du problème du gouvernement des sociétés humaines pourra voir s'approcher sa solution.

GABRIEL DESSUS.

Saint Judas.

Nous avons la douleur de vous faire part des obsèques nationales de M. G. de la Morale, mort au champ civique le 4 novembre 1948 sur les lignes du *Journal Officiel*, qui décrètent et fixent les parts des amendes dont bénéficieront les bons citoyens capables de renseigner les agents des Contributions indirectes sur les fraudes fiscales de leur prochain. Le joyeux cortège funéraire que dirigeaient MM. Poher et Queuille et que protégeaient de nombreux policiers était composé de petits mouchards choisis dans les maisons de correction, d'indicateurs, de fabulateurs généreusement prêtés par les asiles, de délateurs sortis de prison, de traîtres arrachés au peloton d'exécution, de quelques concierges et

de quelques députés. Les fleurs du corbillard étaient d'argent et les couronnes faites chez Mammon mêlaient heureusement les deniers brillants aux bas de laine. A l'issue de la cérémonie, des gangsters notables distribuèrent de petits traités pratiques d'espionnage publiés par l'Imprimerie Nationale, et un haut fonctionnaire de l'administration, après avoir décoré de la corde de pendu un collaborateur nazi, tint un discours où il célébra les vertus de Défiance, de Suspicion et d'Envie, puis demanda aux instituteurs des écoles publiques d'enseigner le mensonge rémunérateur et de récompenser les élèves rapporteurs; il termina son discours fort applaudi en ordonnant aux maires de remplacer dans chaque mairie le buste de Marianne par l'effigie de Judas.

M. C.

Le Pacte de l'Atlantique.

Non sans peine, le pacte Atlantique est parvenu à toucher le port. Est-ce à dire que toutes les difficultés soient maintenant résolues? Certes pas. Longuement, on a chinoisé sur les formules. On s'est demandé, par exemple, si l'Italie et l'Algérie pouvaient adhérer à un traité surnommé Atlantique. Après tout, il ne faut pas se rendre esclave de la vieille géographie : l'Italie est entrée dans l'alliance. Comme le remarquait un confrère humoriste, rien ne s'oppose plus à ce que le Portugal et l'Eire soient conviés à un pacte Pacifique (il s'agit bien sûr de l'océan).

Mais trêve de plaisanteries. Le traité est chose sérieuse. Malheureusement, car, non content d'en prendre acte, il accroît la brisure du monde. Est-il du moins en mesure de protéger les signataires sans augmenter les risques d'une catastrophe? La question ainsi posée dépasse le cadre juridique des rapports internationaux et inscrit un point d'interrogation douloureux dans la vie de chaque citoyen.

Protection efficace? Était-il donc besoin d'un texte écrit en bonne et due forme pour que les États qui se

croient menacés ne s'entendent spontanément et n'adoptent des mesures de simple sécurité? L'hebdomadaire anglais *The Economist* a soutenu ce point de vue. D'ailleurs un accord précédent existait qui, sous le nom de pacte de Bruxelles, liait les pays de l'Europe occidentale (Angleterre-Benelux-France). L'Amérique ne plaçait-elle pas une confiance suffisante dans ce traité pour lui accorder implicitement sa garantie? Car, en principe, le pacte Atlantique, que l'on a si besogneusement discuté, n'avait d'autre but que l'adhésion de l'Amérique à ce premier pacte de Bruxelles. Or, d'évidence, l'Amérique était partie au premier chef dans cette affaire : toutes les précautions oratoires n'y changeront rien, c'est l'U.R.S.S. qui est désignée dans l'esprit des négociateurs comme l'agresseur éventuel. Et à l'U.R.S.S. s'opposent d'abord les États-Unis.

Mais, en fait, cette explication semble jouer un rôle de paravent. Avec le pacte de Bruxelles tel qu'il était conçu, la France formait l'aile gauche de la coalition (on s'excuse de ce mot fort peu diplomatique, mais il peint, hélas! la réalité). Se jugeant mal protégé, le gouvernement français a senti la nécessité d'élargir les bases de l'alliance, afin de se trouver davantage au centre du dispositif de sécurité militaire. Ce sera dorénavant chose faite avec l'inclusion de l'Italie dans le système.

Cette attitude des gouvernements occidentaux offre un inconvénient : elle ne s'est guère souciée de prévoir quelles pourraient être les réactions soviétiques.

Posée en d'autres termes, notre question se ramène à ceci : s'il contribue à la sécurité militaire des pays intéressés, le traité ne risque-t-il pas d'affaiblir, par son existence même, la cause de la paix?

Conforme, selon les termes, à la charte des Nations Unies — qui admet des accords régionaux — le pacte Atlantique est dirigé dans l'intention contre l'U.R.S.S. C'est d'ailleurs pourquoi, au nom de l'O.N.U., M. Trygve Lie avait jugé nécessaire d'émettre des réserves.

Certes, on peut croire qu'il s'agit uniquement d'une alliance défensive. Mais tâchez donc d'en persuader l'U.R.S.S., qui souffre de fièvre obsidionale chronique. Or, avec le pacte Atlantique, — surtout s'il doit être suivi d'autres accords analogues, — c'est toute la partie du monde non soviétique qui entre *ipso facto* dans une sorte de coalition antisoviétique. Si la paix armée demeure encore la paix, l'expérience montre que ce régime pousse à la guerre d'une façon presque inexorable.

Était-il possible d'éviter cet écueil? Ce que l'on appelait une troisième force internationale avait-elle une chance d'apaiser le conflit? Oui, sans doute. Mais la situation n'a jamais permis à cette troisième force de se réaliser. Il eût fallu pour ce faire que celle-ci eût un idéal clairement articulé, puis une zone territoriale, économique suffisamment étendue et puissante, garantie de sa neutralité. Walter Lippman ne s'y trompait pas lorsqu'il réclamait, voici deux ans, l'indépendance de l'Europe, facilitée par le retrait des troupes américaines et soviétiques à l'intérieur de leurs frontières respectives.

Mais il est vain de reconstruire le passé. L'histoire ne se nourrit pas de rêves évanouis. D'ailleurs, la thèse de Lippman ne tenait pas assez compte d'une réalité gênante à maints égards, mais devenue inéluctable. Le conflit des deux blocs est enfoui au cœur même de chaque État d'Europe, particulièrement de l'Italie et de la France (où environ un tiers de la population penche pour la conception soviétique). Il ne sert à peu près à rien de s'en indigner en vertu d'un patriotisme national, alors que, de plus en plus, le « patriotisme de classe » tend à remplacer cette notion.

Assurément, au milieu de toutes ces déceptions, il reste un espoir : le sursaut du peuple, la résonance que l'on trouve partout dès que l'on parle de paix. Ainsi en France, malgré l'ambiance un peu « canularesque » dans laquelle elle s'est développée, l'affaire Garry Davis a suscité un enthousiasme plus grand qu'on ne le pou-

vait supposer. Maintenant la propagande d'Yves Farge et de ses « Combattants de la Paix » trouve des échos dans toutes les couches de l'opinion. Une erreur exactement opposée entache ces deux initiatives. Garry Davis veut réaliser la paix en dédaignant toute politique. Farge, lui, se place, qu'on le veuille ou non, au service d'une politique partisane.

Quant à nos gouvernants, il n'y a aucune raison de douter de leur sincérité personnelle lorsqu'ils proclament leur désir de paix. Mais le drame est qu'ils ont appris à faire joujou avec la petite guerre actuelle. Notre Jules Moch, par exemple, s'est visiblement découvert une vocation de chef d'état-major. Il n'est pas jusqu'à ce bon M. Ramadier qui ne s'extasie devant la puissance des armes nouvelles...

Et c'est par là que nous rejoignons le pacte Atlantique. Parfaitement valable en stricte logique, cette alliance — du moins de la façon qu'elle s'est présentée — peut sembler inopportune d'un point de vue psychologique. Là où nous avions encore besoin d'hommes politiques, nous n'avons rencontré que des militaires en civil.

B. Féron.

Le « Requiem allemand » de Brahms.

L'injuste méconnaissance de la musique de Brahms par la France, qui commence à céder, est due sans aucun doute à des conditions de temps et de sensibilité. Son œuvre a pénétré chez nous au moment de la renaissance de notre musique nationale à l'orée de l'impressionnisme. On a pris ce romantique discret pour un néo-classique, ce rêveur mélancolique pour un frère inférieur de Schubert, ce symphoniste lyrique pour un émule allemand de Saint-Saëns. L'erreur sur son œuvre a été quasi totale et les meilleurs musiciens français n'y ont pas échappé : un Dukas, un Fauré, un Reynaldo Hahn...

Mais il semble que son temps de purgatoire ait cessé; Brahms accède enfin dans nos pensées au rang des maîtres intemporels de la musique. L'audition récente de son *Requiem allemand* à l'Église américaine de Paris vient encore de nous en assurer.

Cette œuvre, où un grand musicien religieux se révèle, a été écrite sur des paroles des *Psaumes* et de l'*Évangile*, et elle est traversée par un grand souffle, à la fois biblique et lyrique, qui s'accorde avec le penchant luthérien de son inspiration. Elle repose tout entière sur deux sentiments qui alternent, qui tour à tour alimentent la réflexion du chrétien en face de la mort : l'espérance et l'appréhension du néant, de la vanité des choses.

Espoir en la justification par la foi, confiance candide et abandon du Seigneur, le premier volet est tout empli de visions célestes, d'une « préperception », pourrait-on dire, de la béatitude. Et il est émouvant de considérer que Brahms rejoint ici l'esprit même du « pater seraphicus », César Franck, dans la nuance de son sentiment musical. Ni Bach, ni Berlioz, ni Wagner n'ont atteint à cette édénique pureté. D'ailleurs, dans sa transcription musicale, Brahms reste fidèle à l'esprit de la Bible, à sa poésie qui emprunte si souvent ses éléments à la nature. C'est déjà la vallée de Josaphat (« Bien douces sont tes demeures »...) qu'éveillent ces naïves pastorales, ce hautbois ou cette flûte solo voguant sur la mer profonde des cordes.

Mais Josaphat, cette demeure vers laquelle marche le chrétien, c'est aussi la vallée du jugement, le signe que le monde passera, qu'il n'est que vanité. Sentiment familier lui aussi à Brahms et dont il semble qu'on découvre parfois l'expression triste et belle au détour de certaines phrases méditatives de ses *adagios*. Je ne sais pas de plus poignante évocation de cette inexorable loi que les chœurs du *Requiem allemand* (« Toute chair est comme l'herbe et toute gloire humaine est comme la fleur de l'herbe »), pages déclamées où les trompettes et les timbales jettent de funèbres lueurs. Une grande voix s'élève en un appel prophétique, une lamentation comme celle de Jérémie, où l'on croit distinguer le : « Faites pénitence... » Mais c'est toujours la foi qui triomphe : « La parole reste comme l'éternité. » Une allégresse noble et majestueuse emplit la musique de Brahms; et dans ces pages centrales l'austérité de sa pensée est soudainement illuminée par la joie.

Bien qu'il se place au début de l'œuvre de Brahms, le *Requiem* en reflète tous les traits essentiels, et c'est à son

propos que William Ritter donna la formule même de la musique du maître allemand : « ... Cette simultanéité, si rare avant Brahms, des plus beaux dons naturels et du plus opiniâtre remaniement de ce qu'apporte, de premier jet, l'inspiration. »

JACQUES LONCHAMPT.

Au Vietnam, du nouveau?

Ce n'est pas en France que se jouera la partie. Si les nouvelles qui nous parviennent du Vietnam restent fragmentaires, les nouvelles font leur chemin, même au-delà du dixième de territoire que contrôle actuellement l'administration française. Inquiétude ou espoir naîtront-ils de ces nouveaux accords? Les menaces proférées par la radio vietminh à l'encontre de ceux qui acceptent de traiter *séparément,* bien que sous une forme conditionnelle à l'encontre de Bao-Daï lui-même, seront assez longtemps efficaces pour inhiber chez les nationaux qui participent à la résistance toute velléité de prendre contact avec le nouveau pouvoir.

Un fait positif devrait pourtant être considéré comme acquis : la reconnaissance officielle de l'indépendance du Vietnam, — dans le cadre de l'Union Française, avec les principaux attributs d'un État. Mais les accords de l'Élysée ne sont qu'un acte nouveau après d'autres, de Fontainebleau à la baie d'Along.

De toute façon, ce fait ne pourra être considéré comme positif par le Vietnam que dans la mesure où le gouvernement et l'administration française ne paraîtront pas vouloir reprendre d'une main ce qu'ils avaient donné de l'autre. La signature d'un accord ne peut suffire, elle seule, à faire renaître.

Il ne suffit même pas de reconnaître l'existence de la *nation* vietnamienne; il ne suffit même pas de le sanctionner par l'élaboration savante d'un statut étatique.

Il faut encore accepter et reconnaître le courant qui a abouti à un semblable état de fait : le *nationalisme vietnamien*. Le drame de la situation actuelle en Indochine est sans doute que là comme ailleurs les communistes ont tenté de s'identifier avec ce courant et qu'ils y ont largement réussi. La tâche leur était d'autant plus aisée qu'ils étaient presque seuls à posséder les cadres capables de conduire et d'orienter un tel mouvement, cadres minutieusement formés dans l'action clandestine, tandis que les autres formations avaient été décapitées par l'autorité française (avant de l'être, souvent au sens propre, par le Vietminh lui-même). Le nationalisme vietnamien a pourtant une unité : que l'on se souvienne de l'identité des revendications, ou plutôt de l'expression des aspirations d'Ho-Chi-Minh à Bao-Daï. Sans doute conviendrait-il maintenant que des distinctions s'établissent, mais on ne peut et l'on ne doit dissocier quelque tendance de ce corps qui a eu le temps de se cimenter : le nationalisme vietnamien.

La France n'a jamais excellé dans l'art de diviser : au Vietnam moins qu'ailleurs. Les catholiques sont parmi ceux qu'elle a tenté à plusieurs reprises d'attirer à elle afin de les opposer au Vietminh. Elle a ou ne peut mieux échoué, administrant la preuve éclatante de l'unité du sentiment nationaliste vietnamien. Le premier mal avait été fait — en dehors même de toute action — par la seule présence d'un prêtre comme représentant de la France, habilement exploitée par les propagandes adverses; on a fait plus depuis, et les interventions même de certains missionnaires auraient pu réussir à les identifier au pouvoir « étranger ». On sait les résultats de cette attitude : de nombreux catholiques intégrés à la résistance du Vietminh; la situation de toute une chrétienté tonkinoise armée autour de son évêque pour résister aussi bien à l'emprise communiste qu'au retour des Français. Cela suffit, plus généralement, à expliquer l'attitude méfiante des milieux intellectuels catholiques

contraints à une sorte de surenchère nationaliste, pour échapper au reproche des marxistes, de faire le jeu colonialiste en liant partie avec les Français même catholiques.

La France doit entendre et comprendre l'aspiration profonde des peuples qu'elle-même a éveillés à une certaine conscience nationale.

PIERRE-ALBIN MARTEL.

Le Patriarcat de Moscou et le mouvement œcuménique.

On sait la réponse négative donnée par la Conférence des Églises orthodoxes tenue à Moscou, en juillet dernier, à l'invitation adressée par le Conseil œcuménique provisoire des Églises à participer à l'Assemblée d'Amsterdam.

Les uns lui attribuent des causes principalement politiques : sans en faire état, la Conférence n'aurait fait qu'obéir à une injonction du pouvoir soviétique.

D'autres, au contraire, s'appuyant sur le texte même de la résolution concernant le problème de l'œcuménisme, texte dont la teneur est en effet exclusivement religieuse, affirment que la politique n'a joué aucun rôle en l'occurrence.

Nous pensons, pour notre part, qu'aucune de ces deux interprétations n'est pleinement objective, bien qu'elles répondent toutes deux à un aspect de la réalité.

Il nous paraît difficilement contestable que, *dans ses principes*, la réponse de la conférence exprime la position classique de l'Église orthodoxe à l'égard des autres confessions chrétiennes et de leurs tentatives de rapprochement. Qu'il nous suffise de rappeler ici ce que nous écrivions avant même la Conférence de Moscou.

L'Église orthodoxe, si l'on se réfère à sa propre doctrine sur l'Église, aurait au fond tout autant de raisons que l'É-

glise romaine de s'abstenir de prendre part à ce mouvemen
A ses propres yeux, elle est la véritable Église et elle ne cor
çoit pas que la chrétienté puisse retrouver l'unité sans accep
ter intégralement ses propres dogmes et, ceci fait, sans se ra
lier explicitement à l'ensemble hiérarchique qu'elle forme
L'unité chrétienne ne saurait donc, valablement, pour elle
prendre la forme d'une simple association ou fédération d
communions chrétiennes aux Credos différents et aux organ
sations hiérarchiques autonomes, telles que semble vouloir l
réaliser le « Conseil œcuménique des Églises » (*Vers l'Unit
chrétienne*, n° 4-5, p. 4).

Nous ajoutions toutefois que, en dépit d'une positio
de principe identique, en son fond, à celle de l'Égli
romaine, certaines Églises orthodoxes avaient adopt
sur le *plan tactique* une attitude différente de celle pris
par celle-ci et prenaient part, effectivement et assidû
ment, aux travaux des assemblées œcuméniques. S
donc la Conférence de Moscou a refusé sa participatio
de fait à l'Assemblée d'Amsterdam et au Conseil œcu
ménique qui devait en sortir, la question reste ouvert
des mobiles qui, en fait, l'ont déterminée à opposer c
refus.

Sans doute, la position de principe que nous avon
dite suffirait à justifier et, le cas échéant, à explique
cette attitude. Mais le complexe historique dans lequ
se présentait la tenue de la Conférence d'Amsterdam e
la réponse à l'invitation reçue donnent à penser que de
considérations extra-religieuses ont dû singulièremen
la corroborer, sinon même l'inspirer.

Il ne faut pas oublier, en effet, la position difficile e
toujours précaire dans laquelle l'Église patriarcale s
trouve en face du pouvoir soviétique. La liberté rela
tive dont elle jouit ne lui est accordée qu'en réponse
une attitude de loyalisme absolu vis-à-vis de ce pou
voir. Elle se trouve donc contrainte, si elle veut con
server cette liberté, à éviter avec le plus grand soin tou
soupçon de double jeu. Or on sait l'extrême suscepti

bilité du pouvoir à l'endroit de toute influence étrangère, à fortiori de toute organisation de caractère international qui ne serait pas sous son contrôle le plus étroit. On ne voit donc pas bien comment, si elle en avait senti l'inclination, l'Église de Moscou aurait pu même envisager de participer aux travaux d'une assemblée comme celle d'Amsterdam (où, au demeurant, l'élément anglo-saxon devait dominer au moins numériquement), sans courir le risque de se compromettre gravement aux regards du pouvoir civil (à moins que celui-ci, éventuellement, n'ait jugé utile à ses propres intérêts cette participation, — mais même dans ce cas l'Église aurait dû se méfier d'un piège tendu pour la compromettre).

Il est, du reste, parfaitement inutile d'imaginer dans ce sens des injonctions positives de l'État, par l'intermédiaire du commissaire pour les Affaires ecclésiastiques ou autrement. Il est possible qu'une pareille intervention ait eu lieu; nous n'avons jusqu'ici aucune donnée positive sur ce point, et il est peu probable que, dans l'état actuel des choses, nous en recevions. Il était suffisant pour l'Église de se garder spontanément du danger. Son intérêt, même dans cet ordre, était de motiver son refus par des considérants d'ordre exclusivement religieux; ce qu'elle fit.

Mais en relevant cette incidence politique, à notre avis difficilement contestable, nous ne prétendons pas qu'elle affecte, *dans sa substance,* la motivation religieuse du refus. L'avenir montrera ce que celui-ci peut avoir eu même de providentiel et quelle influence il aura pu exercer sur l'évolution du Mouvement œcuménique. A ce refus, on le sait, le Conseil œcuménique a été très sensible, mais il s'est honoré en n'essayant pas d'en voiler la portée et la signification par une suspicion, fondée ou non, d'influences temporelles. En cela il a fait acte de sagesse théologique : par-delà les circonstances historiques, les réalités religieuses ont un caractère intemporel qu'il appartient précisément au

théologien de dégager. L'histoire des grands Conciles est là pour en témoigner.

C. DUMONT.

Dans *Vers l'Unité chrétienne*, bulletin du Centre d'Études « Istina ».

■ *Du Proche-Orient, trois lecteurs écrivent :*

... Je reste pessimiste pour l'avenir. Il y a un problème chrétien de Palestine, problème des Lieux Saints, des communautés chrétiennes indigènes (130.000 âmes), des établissements chrétiens d'enseignement, de bienfaisance, de prière. Mais ce problème chrétien est ignoré, négligé ou mal traité par les nations dites chrétiennes, par l'opinion dite chrétienne, par la presse chrétienne, même par *La Vie Intellectuelle*... Je m'arrête. Tout cela m'écœure.

Palestine, 5 décembre 1948.

Je suis ici devant un immense problème, puisqu'on m'envoie pour essayer de débrouiller cette pénible affaire des réfugiés palestiniens, que j'avais vu évoquer au Palais de Chaillot, lors de la dernière Assemblée des Nations Unies. C'est un travail absorbant où s'efforcent mille bonnes volontés, qu'il faut coordonner, ce qui est une tâche. Ces malheureux, obligés de partir de chez eux en vingt-quatre heures parfois, sont sept cent mille sans toit, sans vêtements, sans ressources, et les accords qui se négocient actuellement ne leur laissent guère d'espoir, reposent tous les problèmes : juridiques, politiques, diplomatiques, économiques, et *on voit ce que c'est que de créer un État de plus.*

Liban, 10 février 1949.

La situation extérieure est calme, mais tout le monde est bien las de cette attente interminable, que certaines puissances occultes prennent plaisir à faire durer. La situation des réfugiés arabes est lamentable, et il est à craindre que

ces malheureux ne puissent jamais rentrer dans leurs foyers. Sur ce point comme sur tant d'autres, on capitulera sans doute devant les juifs. Il est aussi fort à craindre que l'internationalisation de Jérusalem soit sabotée par ceux qui ont intérêt à voir les troubles continuer en Palestine.

On ne se rend apparemment pas compte dans nos pays dits chrétiens que le christianisme en Palestine est virtuellement condamné à mort. Entre les juifs intolérants qui ne laisseront pas vivre chez eux nos œuvres missionnaires, et les musulmans qui reprendront de la force, nos minorités chrétiennes ne pourront que mourir ou s'expatrier. Bien des chrétiens d'ailleurs sont déjà partis comme réfugiés, et ne rentreront sans doute pas. Alors les Lieux Saints demeureront comme des objets de musée, comme les églises de la Russie bolchevique. C'est une dérision et un scandale! Je pense que si les chrétiens de France et surtout d'Amérique se rendaient compte du crime qui se consomme en Terre Sainte, ils réagiraient. Mais il apparaît qu'ils ne sont au courant de rien.

Palestine, 21 février 1949.

Faut-il la réincendier?

Ceci pourrait commencer par le vers fameux : « Sans doute, il est trop tard pour parler encore d'elle », et nous devons nous excuser tout d'abord auprès de nos lecteurs des scrupules d'objectivité qui nous ont fait attendre trois mois avant de donner notre opinion sur le rapport de la Cour des comptes publié au *Journal Officiel* du 28 décembre 1948. Trois mois pour nous sentir assurés par le travail de la Commission d'enquête nommée par le gouvernement (et qui eût été peut-être inutile si le travail de la Cour eût été complet) qu'il n'y avait dans ce rapport que du vent, gonflant des vessies qu'on a voulu nous faire prendre pour des lanternes, voire des lampes chinoises.

Faut-il le laisser tomber dans l'oubli, après en avoir signalé, comme le fit *La Vie Intellectuelle* de mars à propos de fameux jugements sur les combattants de la

Résistance, son inadaptation au présent ? Peut-être y a-t-il à son propos pourtant quelques réflexions à faire, quelques perles à relever dans ce texte qui fut, quelques heures, fameux.

D'abord la bonne foi : est-elle entière lorsqu'on voit, dès la première page, la Cour paraître regretter la disparition de l'initiative parlementaire en matière de dépenses ? Ensuite le sérieux : nous confions aux exégètes, habiles à reconstituer les sources d'un texte antique, ce curieux passage où l'on voit reprocher à l'Assistance publique de Paris de ne pas dépasser 72 % de coefficient d'occupation de ses lits, alors qu'il suffit de tourner la page pour apprendre de la Cour elle-même qu'il s'agit d'un coefficient exceptionnellement élevé parmi les hôpitaux français, et dont il eût fallu la féliciter. Rappelons le passage triomphal : « Avant 1930, les ministères civils ne disposaient d'aucun véhicule automobile... » La Cour a-t-elle pensé qu'elle eût pu aussi écrire : « Avant 1839, les ministères civils ne disposaient pas du téléphone... » A quand la modernisation de nos services publics ?

Ce qui frappe, à une époque où les financiers auraient du travail sérieux à faire (ne serait-ce que la réforme de la comptabilité publique qui fait de l'État le plus mauvais des payeurs, le plus mal servi des clients au bénéfice d'un contrôle dont l'inefficacité est évidente, réforme d'une législation qui n'a pour elle (?) que son caractère séculaire et organise la mise en déficit des collectivités publiques subordonnées), c'est que les financiers réforment les hôpitaux, le ravitaillement, les marchés industriels, le mobilier national, avec une autorité dont la seule source est leur incompétence.

Leur excuse est l'invraisemblable faiblesse du gouvernement qui encaisse et suit, et du Parlement qui applaudit — dans l'espoir déçu d'une exploitation politique possible d'un document probablement incompris. Car enfin comment un chef d'État peut-il avoir laissé publier un document dans lequel, à une observation uni-

que d'une assemblée financière, des ministres différents donnent des réponses polémiques qui mettent en évidence que, sur des sujets graves, il n'y a pas une politique du gouvernement, mais des politiques opposées d'administrations hostiles? Et que dire d'un Parlement dans lequel l'opposition elle-même ne s'aperçoit pas d'une évidence pareille? Jamais confession publique de l'absence d'un gouvernement n'eût pu être imaginée, il a fallu la vivre.

Retenons à l'actif de la Cour le courage tardif avec lequel elle a mis au jour une petite combinaison vichyssoise et le cruel scandale, après la Libération, du camp de la Chauvinerie. Retenons aussi que les comptes du Trésor pour 1947 que publie la Cour satisfont votre chroniqueur qui soutenait récemment dans ces mêmes pages combien les problèmes budgétaires de la France sont systématiquement soufflés.

Retenons aussi qu'on est sûr, en France, d'un beau succès de presse toutes les fois qu'on raconte que son administration pourrie vit de gabegies et de désordres et qu'on demande des révocations de fonctionnaires. Pourquoi une assemblée de hauts fonctionnaires aurait-elle hésité à utiliser un procédé aussi sûr? Mais rappelons qu'on ne saurait trop demander à une administration journellement attaquée et démonétisée dans l'opinion publique, et faite de gens dont la grande tâche depuis quinze ans, pour des prétextes alternativement politiques et financiers, est de se réunir à quatre pour éliminer un d'entre eux.

Rapprochons aussi de ce désordre un exemple que, pour la deuxième fois en deux ans, nous offre l'actualité, celui de la grève des douaniers. Seuls les humoristes et les chansonniers semblent avoir compris la valeur sociologique d'un mode de grève inédit, l'application intégrale du règlement. Mais ignore-t-on que chaque citoyen, en devenant juriste, pourrait aussi bloquer l'ensemble de la vie du pays? Se rend-on compte de ce

qu'est un règlement dont la seule utilisation possible est d'en faire une arme de grève et dont la non-application systématique représente la vie normale de l'État? Qui s'est posé le problème d'une refonte de ces réglementations dans un but d'efficience pragmatique plus que de cohésion juridique? Salut aux douaniers de France.

Et, pour finir, donnons, comme dirait *L'Aurore*, le point de vue du contribuable. Souhaitons qu'on nomme une commission d'enquête (composée de chansonniers, de peintres, d'architectes, de magistrats, de médecins et d'agriculteurs, puisqu'il s'agit d'un problème financier) et qu'on lui demande de calculer en deux colonnes d'une part ce qu'a coûté la Cour des comptes, d'autre part ce qu'elle a rapporté à l'État. Ou le plus simple est-il de la réincendier comme en 1871?

HENRI MULLER.

LE MOIS DE MARS

FRANCE. — Mort du général Giraud (*12 mars*). — Les élections cantonales (*20 et 27 mars*) indiquent un glissement vers la droite. — Le général Revers se rend aux États-Unis. Échange de lettres entre M. Vincent Auriol et l'ex-empereur Bao-Daï. — Le Viet-Minh déclenche une importante offensive (*25 mars*) à laquelle participent les communistes chinois.

Un traité d'union douanière applicable en 1955 est signé avec l'Italie (*26 mars*). — Les États du Bénélux ajournent de six mois l'union économique prévue pour 1950 (*13 mars*).

Publication du *pacte de l'Atlantique* (*16 mars*), à l'étude duquel était consacrée la conférence de Londres (*14-16 mars*). — Le Danemark et la Norvège décident de donner leur adhésion, et le 18 mars, après quarante-huit heures de séance,

la Chambre italienne approuve la participation de l'Italie. — Les partis communistes d'Allemagne, d'Autriche, de Belgique, du Canada et d'Israël s'alignent sur les déclarations de M. Thorez, favorables à l'Armée rouge.

ETATS-UNIS. — Démission de M. Forrestal, secrétaire à la Défense (*4 mars*). — Retraite de l'amiral Leahy, du général Bedell Smith, ambassadeur à Moscou, et du général Clay. — M. Murphy est nommé directeur des questions allemandes.

U.R.S.S. — Importants changements dans le gouvernement. M. Molotov (Affaires étrangères) est remplacé par M. Vichinsky. — M. Mikoïan (commerce extérieur) par M. Menchikov. — M. Yefremov (constructions de machines-outils) est nommé vice-président du Conseil. — M. Voznessenski (Plan), remplacé par M. Saïko Rov, serait éliminé du Politburo. — Le maréchal Vassilevski remplace le maréchal Bouiganine.

BULGARIE. — Quatre pasteurs sont condamnés, après aveux, à la détention perpétuelle. — *POLOGNE.* — Deux prêtres « anti-communistes » sont condamnés à mort. — A Londres, dans un interview qui a été démenti le lendemain, M. Bebler déclare que le Kominform intensifierait sa pression sur la Yougoslavie (*7 mars*). — On signale des concentrations de troupes en Macédoine. — M. E. Hodja, ministre d'Albanie, se rend à Moscou (*27 mars*). — L'U.R.S.S. ferme ses consulats d'Iran (*26 mars*).

ALLEMAGNE. — La constitution pour l'Allemagne orientale est proclamée le 20 mars. — Les discussions continuent sur la constitution de Bonn. — Les deux administrateurs de la Ruhr sont désignés le 21 mars. — Le 28 mars, plusieurs gouverneurs allemands protestent contre les modifications de frontières qui ont été faites.

CHINE COMMUNISTE. — Formation d'un gouvernement provisoire sous la présidence du général Lieu Po Tcheng. — Le Cabinet nationaliste Sunfo démissionne le 2 mars et est remplacé, le 22, par le ministère He Yung Tchin.

Le 2 mars, un avion américain réalise le tour du monde sans escales et sans avoir été détecté. — Le 28 mars, ouverture à New-York de la conférence pour la paix mondiale.

LIVRES

Religion

Ida Friederike Görres : *Das verborgene Antlitz. Eine Studie über Therese von Lisieux*, Wien, Herder, Thomas Morus Presse, 1948.

Ce livre poursuit en Allemagne le même effort qui se poursuit en France, celui de restituer le vrai visage de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face au-delà des mièvreries qui l'ont déformé. L'auteur reste modeste et sait bien qu'on ne peut prétendre à un exposé définitif tant qu'on ne pourra disposer d'une édition sérieuse de l'*Histoire d'une Ame* et d'une édition des lettres de la sainte. Toutes les sources accessibles sont ici utilisées ainsi que les travaux parus jusqu'en 1943. Le message de sainte Thérèse, nous dit la préface, s'adresse aux chrétiens; par la profondeur et la pureté de sa foi, la petite sainte a sauvé, dans un monde embourgeoisé, ce qui reste valable pour nous.

J.-A. R.

R. Graber : *Le Christ dans ses sacrements*. Traduit de l'allemand par E. Ricard. Paris, Éd. du Vitrail, 1947; in-8, 175 pp.; 140 fr.

Voici un essai de présentation des sacrements qui répond aux tendances actuelles des âmes et de la pastorale : dépassement du juridisme, du moralisme, de l'individualisme; spiritualité centrée sur le Christ, sur la vie de l'homme religieux, elle-même menée dans la communauté ecclésiale. Ce n'est pas que tout soit toujours très clair dans l'exposé de Graber; certains schémas, familiers aux lecteurs allemands, le sont moins aux lecteurs français (on pense en particulier à l'idée de « polarité »). Mais il y a, ici ou là, surtout au début, dans l'expression des directions générales, des vues suggestives et riches, dont ceux qui réfléchissent sauront faire leur profit.

Y. C.

André Baruch : *Religions de l'Égypte.* Éditions Catholicité, 1947.

Jean Saint-Fare-Garnot : *La vie religieuse dans l'ancienne Égypte.* Presses Universitaires de France, 1948.

Le lecteur pressé qui hésiterait à utiliser l'ouvrage essentiel de M. Jacques Vandier (*La Religion égyptienne*, collection « Mana », P.U.F., 1944) trouvera dans ces deux petits livres la description intelligente d'une histoire religieuse trop ignorée de l' « honnête homme ».

P. C.

Gustave Bardy : *La question des langues dans l'Église ancienne.* Études de théologie historique. Beauchesne, 1948.

Jésus s'était adressé aux Juifs dans leur langue nationale, c'est-à-dire en araméen. Dès qu'ils furent en contact avec le monde hellénique, les apôtres et les disciples durent employer le grec pour faire connaître la Bonne Nouvelle. Lorsque les populations rurales commencèrent à être évangélisées, les missionnaires utilisèrent les langues locales. Ainsi, au IIe siècle, le syriaque et le copte devinrent les véhicules de l'enseignement ecclésiastique, et saint Irénée, évêque de Lyon, s'excuse d'écrire en un grec incorrect, parce qu'il vit au milieu des Celtes et qu'il est obligé d'employer habituellement leur langue. Dès la fin du IIe siècle, l'Église fut contrainte à parler latin dans toutes les régions occidentales de l'Empire; il fallut aussi traduire en latin les livres saints, écrire en latin des apologies, des traités de morale ou de dogme. Ce divorce linguistique entre les deux moitiés de l'Église fut sans gravité tant que les Latins cultivés surent assez de grec pour discuter des problèmes théologiques avec leurs frères d'Orient; mais, au cours du IVe siècle, les Latins commencèrent à oublier le grec et les controverses théologiques n'en furent que plus malaisées.

Cette question des langues n'avait pas encore été étudiée pour elle-même; l'ouvrage de M. Bardy comble une lacune et jette un jour original sur maints aspects de l'histoire ecclésiastique ancienne.

P. C.

THEATRE

Le nouveau spectacle Marivaux de la Comédie-Française nous rappelle heureusement l'existence d'un théâtre dont les auteurs contemporains ont, semble-t-il, perdu le goût et le secret. L'amour est ici le seul « engagement » dans une littérature « non engagée ». Pas ou peu de mots d'auteur, mais une langue pure et précise. Une action assez intense pour s'accommoder d'intrigues artificielles et trop humaine pour se soucier du naturel. Qu'un tel art ait ses risques, *L'Épreuve* en est la preuve. Malgré la sensibilité de Mlle Bourdet, la situation est trop visiblement fabriquée pour nous intéresser et le personnage de Lucidor, à la lettre, n'existe pas. Mais il convenait de nous montrer ce « à la manière de... » — ici encore, on n'est jamais mieux servi que par soi-même — avant ce *Prince travesti* qui, dans un très beau décor de Mme Suzanne Lalique, illustre une certaine douceur de vivre. Cette comédie, on le sait, est une espèce de *Bajazet* sans tragédie. On parle volontiers de Shakespeare à son propos; on pourrait aussi penser à Musset. Disons simplement qu'elle représente un théâtre affranchi de toute réglementation pseudo-esthétique et de la tyrannie des genres.

Cet art d'arabesques vit d'une liberté qui ne paraît même pas s'apercevoir des limites qu'elle s'impose, supportant allégrement la discipline d'une langue honnête et la « haute surveillance » du bon goût.

Les forçats travestis de M. Jean Genêt présentent au théâtre des Mathurins une formule dramatique d'un autre style. L'affaire est d'importance. Il faut s'y arrêter, d'autant plus que la pièce bénéficie d'une interprétation vraiment remarquable, d'une perfection telle que l'expé-

rience d'un marivaudage nietzschéen et crapuleux ne saurait être réalisée dans de meilleures conditions.

Il y a une grâce du crime. Le criminel authentique est un inspiré ou un élu. Son crime lui est « donné » : sa volonté n'y est pour rien. Tel est Zyeux-Verts qui tourne dans sa cellule en bombant le torse. Tel est Boule-de-Neige, le nègre assassin, qui reste dans la coulisse. On nous parle avec émotion de « la grandeur criminelle », et Lefranc, pour la mériter, étrangle sous nos yeux le petit Maurice. Mais ce crime est une œuvre de sa volonté : la grâce n'est pas descendue; même avec un cadavre sur la conscience, Lefranc n'est et ne sera jamais qu'un pauvre type. Zyeux-Verts-Zarathoustra le regarde avec mépris.

De même que, dans la tragédie classique, le soldat de garde s'exprime en vers alexandrins, de même, ici, ces illettrés parlent une langue constamment poétique, au moins d'intention. « C'est la fatalité qui a pris la forme de mes mains », ces mains qui ne savent pas écrire... « J'ai pitié du plus bel assassin du monde. » Et quand le surhomme devient trop humain, il dit : « Je voudrais me blottir dans mes bras. »

Ce qui est grave, c'est que l'action est strictement subordonnée à la parole. Zyeux-Verts et ses deux compagnons ne semblent pas avoir imposé leur présence au dramaturge dans une action naissante, mais au sein d'un discours. Leur cellule est le dernier salon où l'on cause parce que leur vocation originelle est d'essence lyrique.

M. Jean Genêt entrelace avec habileté les jeux de l'amour qui n'ose pas dire son nom et du hasard qui sacre les prédestinés à la guillotine. Son dialogue unit la préciosité à la grossièreté : c'est, paraît-il, « un vrai langage de théâtre ». La joie que j'ai éprouvée en écoutant *Le Pain dur* à l'Atelier signifie que ces guillemets encadrant une citation ont aussi valeur de point d'interrogation. Mais la réussite de M. Jean Genêt est un signe :

un nouveau théâtre apparaît, hanté par l'ambition tragique, à la fois romantique et naturaliste. On voudrait essayer de l'objectivité du biologiste devant un beau cas pathologique.

M. Raymond Rouleau a bien fait d'accueillir M. Aldous Huxley sur la scène de L'Œuvre, mais *Le Sourire de la Joconde* n'est pas de ces pièces qui peuvent agir sur le théâtre d'une époque. Une première partie bien conduite dans le genre policier, une seconde partie franchement détestable, ce n'est tout de même pas ce que nous attendions de l'auteur de *Contrepoint*. On ira donc voir M. Raymond Rouleau et ses camarades plus que la pièce de M. Aldous Huxley. Mais, si l'on va voir M. Pierre Renoir et ses camarades, c'est aussi parce qu'ils jouent *Le Pain dur* de M. Paul Claudel.

Ce qui est étonnant, c'est bien l'étonnement avec lequel, en 1949, le public a découvert la plus dramatique des œuvres de Claudel. Ce dernier a heureusement épargné son texte originel. Un jeu de scène provoque quelques répliques inédites au début de l'acte II; le dialogue final — Louis « bazardant » le vieux Christ des Coufontaine — est légèrement abrégé. Rien de plus. *L'Otage* était la tragédie de la présence; *Le Pain dur* est la tragédie de l'absence. Dieu est parti. L'honneur féodal est mort. Le monde semble être, comme le château où le drame se déroule, en état de déménagement. Il faut remercier M. André Barsacq d'avoir si exactement donné cette impression de « fin de bail » (j'aurais seulement souhaité un Christ plus colossal).

Partage de Midi à Marigny, *Le Pain dur* à l'Atelier et bientôt *Le Soulier de Satin* à la Comédie-Française, cela aussi est un signe.

HENRI GOUHIER.

Imp. AUBIN, LIGUGÉ (Vienne). *Le Gérant :* G. CHIFFLOT.
D. L., 3e trimestre 1949. — Imprimeur, nº 405.
N.M.P.P.